

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

8ème année, No 106 — Samedi, 13 mai 1886
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. **5** CENTS

ABONNEMENTS :
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00



LE PRINTEMPS ET L'ÉTÉ

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 13 mai 1886

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Nécrologie.—Les mœurs du tigre (suite).—Un rayon de soleil, par Reine.—Nos illustrations : La torture en Perse ; Le printemps et l'été.—Gagnant du gros lot.—L'art de bien vivre.—Récréations de la famille.—Feuilleton : Les deux Sœurs (suite).—Rébus.

GRAVURES.—Le printemps et l'été.—La torture en Perse.—Les mœurs du tigre.—Gravure du feuilleton.—Rébus.

Primes mensuelles du "Monde Illustré"

1 ^{re} Prime	\$50
2 ^{me} "	25
3 ^{me} "	15
4 ^{me} "	10
5 ^{me} "	5
6 ^{me} "	4
7 ^{me} "	3
8 ^{me} "	2
86 Primes, à \$1	\$86

94 PRIMES \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



UN jour de la semaine dernière, me trouvant en Cour du Recorder, j'assistai au défilé quotidien des prisonniers, moisson de la nuit, ramassés un peu partout, et ayant à répondre à diverses accusations.

Les sergents de ville, appelés à donner des renseignements sur les prisonniers, ne variaient guère dans leurs dépositions : "Celui-ci est un vagabond, impossible d'en rien faire, ses parents sont au désespoir ; cet autre est paresseux, ivrogne et voleur," et ainsi de suite.

Si monotone que fut cette sorte de litanie du vice, j'y prêtais une attention sérieuse, et j'en vins à me demander si les savants et les penseurs qui ont cru voir, dans cette propension au crime ou aux délits, une forme de folie, n'ont pas quelque raison.

Depuis le temps qu'on cherche à tuer chez ces malades le penchant qui les entraîne au vice, malgré tous les efforts des philanthropes et des optimistes, on n'est guère arrivé qu'à des résultats à peu près négatifs.

Le seul moyen qui ait jamais eu un succès sérieux est le plus simple, celui qui est employé par les ministres de la religion.

Il faut faire pénétrer dans ces cerveaux troublés la science vraie, la connaissance des vérités immortelles, et Montaigne avait bien raison de dire que si "un peu de science éloigne de Dieu, beaucoup de science ramène à lui."

..* A côté cependant de ce moyen très connu et très employé, les savants qui cherchent des remèdes pour guérir les différentes formes de folies, prétendent arriver à un résultat tout aussi satisfaisant pour les êtres vicieux qui, pour eux, ne sont que des aliénés.

C'est ainsi qu'ils prétendent avoir découvert un nouveau système, pour rendre la raison à ceux qui l'ont perdue, par l'emploi de la suggestion.

La suggestion consiste dans la mise à exécution d'une volonté du magnétisme, car il est à remarquer que le magnétiseur regagne beaucoup de terrain depuis quelque temps, et il semble vouloir

entrer sérieusement dans le domaine de la science, dont il essaie de forcer les portes depuis si longtemps.

Un savant français, M. Aug. Voisin, fait même en ce moment à Paris un cours de suggestion.

Les exemples qu'il cite sont des plus surprenants.

Certaines formes de folie, d'après ce médecin distingué, ne dépendent que d'une sorte d'abdication de la volonté, avec prédominance extrême d'une idée, d'une passion.

"L'amour, dit-il, (cette maladie si connue, est la seule qu'on regrette souvent de ne pas voir contagieuse), n'est-il pas souvent le premier échelon de la folie ? Quelle hallucination peut l'emporter sur celle qui fait paraître jolie une femme laide aux yeux de celui qui l'aime ? J'ai connu un jeune homme qui, adorant une jeune fille fort gentille, mais dont le nez était d'un dessin incorrect, trouvait difformes les nez droits ; je ne suis même pas sûr qu'il ait changé de sentiment."

..* Ce dernier point me paraît très vrai, et il m'est arrivé à moi-même, à Montréal, il n'y a pas huit jours, d'être consulté par un jeune amoureux sur le mérite plastique de celle qu'il aime.

—Voyons, me dit-il, vous êtes franc, dites-moi donc carrément si vous la trouvez laide ou jolie.

Ces amoureux ont le talent de vous faire des questions indiscrettes et très embarrassantes.

Heureusement, la jeune fille que j'étais chargé de juger, bien qu'elle ne soit pas jolie, a de la physionomie, ce qui est un genre de beauté, préférable, selon moi, à la rectitude froide des lignes, sa figure a de l'expression, et... je le dis à mon ami.

Il fut très satisfait, et je crois que ce jour-là il m'a trouvé beaucoup d'esprit.

Moi, je le trouvais un peu fou, car enfin voici qu'un garçon intelligent, raisonnant bien, jugeant d'une manière très juste de la beauté ou de la laideur de toutes les jeunes filles qu'il rencontre, et pendant quelques instants se trouve complètement incapable de dire si celle-ci, qu'il voit tous les jours, est jolie ou non.

Il est évident qu'un sentiment exclusif, l'amour, a étouffé en lui tous les autres.

..* Faites un pas de plus dans cette voie, et vous arrivez à la forme de démence d'une des malades de M. Voisin. M^{lle} Trois Etoiles a été élevée avec un jeune homme d'une condition très supérieure à la sienne, et qui n'a jamais songé à l'épouser.

Cependant, peu à peu, sans qu'il fit rien pour lui donner cette idée, elle s'est habituée à la pensée qu'elle devait être sa femme. Châteaux en Espagne, rêves, etc., ont marqué les débuts de la maladie et se sont bientôt changés en idées positives, absolues, et un jour elle a décidée que le mariage allait avoir lieu. Le caractère s'est aigri, des hallucinations se sont produites, des idées homicides ont commencé à paraître, et la raison s'est effondrée.

On conduisit la malade à M. Voisin, qui l'endormit, puis, pendant qu'elle était ainsi sous l'influence de sa volonté, il lui ordonna d'oublier son amoureux et de ne plus penser à lui.

Lorsqu'elle fût revenue à elle, une heure après, elle était plus calme. Les séances ont été renouvelées, et maintenant elle convient que ses pensées étaient absurdes.

Or, dans ces cas-là, se rendre compte de son état est une marque de guérison.

Voici donc un effet très surprenant de la puissance de la suggestion.

..* Les exemples cités sont très nombreux, et je ne les multiplierai pas, mais je tiens à vous faire connaître celui-ci, qui est très curieux.

Une servante a reçu la suggestion de mettre à la poste, à huit jours de là, avec un timbre de deux sous, un petit paquet qui, pendant son sommeil, a été placé dans la poche de sa robe, avec les deux sous. La semaine s'écoule, la servante touche souvent le paquet ; cependant, c'est seulement le jour prescrit qu'elle se rend à la poste, et ici se produit une difficulté. Elle a deux sous et l'employé de la poste lui dit que un sou suffit pour l'affranchissement. Que va-t-elle faire ? Elle hésite un moment, puis achète deux timbres et les applique l'un et l'autre.

—Pourquoi avez-vous agi ainsi ? lui demandent-ils.

—Je ne sais pas, je sentais que je devais faire ; ces deux sous n'étaient pas à moi.

Ce second exemple ne me plaît qu'à demie. J vois bien que la suggestion a eu son plein effet, mais je constate aussi qu'on a fait faire une sottise à la servante, puisqu'elle a été forcée de mettre deux timbres quand un seul suffisait.

Mais qu'importe ! je ne veux pas m'occuper d'abord du mal qu'on pourrait produire, mais du bien qu'il serait possible de faire, si la force de la suggestion existe comme on le prétend.

..* Admettons donc pour un instant que cette force existe, entraînant, irrésistible, fatale.

A quels splendides résultats ne pouvait-on pas prétendre !

La première mesure que je propose est d'envoyer un de ces magnétiseurs, au pénitencier de Saint-Vincent de Paul.

Il se rendra droit au donjon, et là, en face du cachot No 5, il suggérera à Viau : de ne plus fomenter de révoltes, de s'abstenir de percer des trous dans les murs, de renoncer à son genre de vie, de dire ses prières matin et soir, de communier toutes les semaines, et de consacrer le reste de ses jours aux pratiques les plus austères... Après quoi, il mourra en odeur de sainteté et prendra place plus tard parmi les saints du calendrier, avec cette note :

"Saint-Louis Viau, célèbre chenapan canadien-français, né à Montréal, vers 1860, a été converti en 1886, par la suggestion du magnétiseur X. Y. Z. Mort en prenant la défense du préfet du pénitencier et en suggérant aux forçats d'être doux comme des agneaux et innocents comme des colombes."

Le guérisseur irait ainsi de prison en prison, suggérant à tous les forçats de devenir meilleurs.

Les pénitenciers ne seraient plus que des sortes d'hôpitaux où on guérirait même les assassins, les voleurs et autres gredins.

Les condamnations seraient nécessairement modifiées. Au lieu de condamner un homme à mort, sa sentence serait : Un mois de suggestion. Ce qui serait beaucoup plus agréable au malade.

Pendant qu'on y serait on suggérerait à tout enfant, en même temps qu'on le baptiserait : de ne pas se faire tuer, ne pas se faire voler, flouer ou tromper ; de ne pas trop travailler, de ne pas crever de faim et de vivre heureux comme un coq en pâte.

L'extinction du paupérisme, le règne du bien et le bonheur universel obtenus par la suggestion. L'âge d'or !

..* Oui, mais... si le magnétiseur se trompait, si le faiseur de suggestions était lui-même un affreux gredin ?

Dame ! cela peut arriver. Quoique magnétiseur, il est possible qu'on ne soit pas précisément un modèle de vertu.

Alors, eh bien ! alors, ce sera tout le contraire ! Par la suggestion un honnête homme deviendra, voleur, assassin, tout ce qu'on voudra.

Allons, allons, les magnétiseurs ne me semblent pas appelés à entrer "dans le mouvement," comme dit M. Pailleron, un Français de beaucoup d'esprit.

C'est dommage ; à première vue la suggestion a du bon, mais en y réfléchissant, on s'aperçoit que ce n'est pas encore cela qui guérira l'humanité de tous ses maux.

Je le regrette plus particulièrement pour Viau, dont l'avenir ne me paraît pas des plus gai, et qui m'intéresse beaucoup comme... malade.

..* Des gens qui auraient bien besoin d'être soumis à la suggestion, la bonne, ce sont les anarchistes de Paris.

Je sais bien qu'ils ne sont pas encore de la force de leurs collègues américains, mais enfin, ils vont bien.

Vous connaissez l'arrestation de Roche et Duc-Quercy, arrestation motivée par la conduite des prévenus pendant la grève de Décazeville. Il s'agit encore d'eux.

Quelques abrutis se sont réunis, il y a une quinzaine de jours, et ont décidé de porter comme

députés aux prochaines élections les deux prisonniers en question.

Celui de ces messieurs qui aura été condamné à la plus forte peine, sera l'élu. Si la condamnation est la même pour tous deux, on tirera au sort.

C'est cela, celui qui aura le plus enfreint la loi, deviendra législateur. Savez-vous que c'est très intelligent, ce raisonnement.

Un camarade me pousse le coude et me fait observer qu'on voit tout aussi fort que cela chez nous, dans la Province de Québec, et que certains députés, disent les journaux, seraient peut-être plus à leur place au...

Je le sais, mais toute vérité n'est pas bonne à dire.

. La guerre est donc enfin déclarée en Europe.

Aussitôt la nouvelle connue, tous les Montréalais, amateurs de calembourgs, n'ont pas manqué celui-ci, renouvelé de 1830.

—Eh bien ! la Grèce font sur la Turquie.

—Oui, répondait l'autre, la Grèce devait fondre tôt ou tard.

Et tous deux étaient contents.

Plaisir innocent, mais qui devient monotone à la fin.

Je ne veux pas être un prophète de malheur, et bien que toutes mes sympathies soient acquises à cette brave Grèce, qui s'est souvenue de Navarin et a envoyé la "légion Hellénique" en France, en 1870, je crains bien qu'elle ne passe un mauvais quart-d'heure avec la Turquie.

. Les preuves d'attachement à la France nous intéressent toujours, surtout quand elles sont données en plein pays ennemi, comme l'empire allemand.

Le mois dernier, un officier français, en uniforme — faites attention à ce détail — a épousé une jeune Alsacienne, à Strasbourg.

Un officier français, venir chercher femme en Alsace, dans ce coin de la terre allemande, resté si français malgré les efforts désespérés de germanisation de Bismarck, cela n'a rien de trop étonnant, car les relations de famille, les souvenirs, les anciennes amitiés, tout cela n'a pas cessé d'exister, mais que cet officier vienne se marier dans cette splendide cathédrale de Strasbourg, revêtu de son uniforme, sabre français au côté ; j'aime cela, c'est de la crânerie, c'est faire les choses carrément.

Ce brave soldat, qui vient prendre une des sujettes de Guillaume — sujette de mauvais gré — pour en faire officiellement une bonne française, ce soldat, dis-je, a du cœur.

Aussi, quand les Strasbourgeois ont appris la chose, rien n'a pu les retenir chez eux et, quand les mariés sont sortis de la cathédrale, plus de trois mille citoyens les ont suivis en criant : Vive la France !

Alsaciens, Mauriciens et Canadiens, peuvent se donner la main. Ni les uns, ni les autres n'oublient la vieille patrie.

. Oh ! les huissiers !

Vous savez toute l'antipathie qu'Alexandre Dumas avait pour eux, antipathie poussée à tel point qu'il disait toujours, en parlant de l'un d'eux : un huissier, en aspirant fortement l'h.

J'ai remarqué que cette aversion était partagée par certains journalistes canadiens, qui écrivent toujours : le huissier, au huissier, etc.

Il faut avouer que parfois ces fonctionnaires sont très drôles.

Un duel a eu lieu dernièrement à Paris, entre deux hommes très connus, MM. Thomegueix et Magnier, directeur de l'*Evénement*.

La veille du combat, le document suivant a été signifié par un huissier à M. Thomegueix, à la requête d'un créancier de M. Magnier.

Lisez bien, c'est quelque chose d'un comique invraisemblable :

L'an mil huit cent quatre-vingt-six, à la requête de M. Adolphe Tavernier, homme de lettres, demeurant à Paris, rue de Laval, 15, pour lequel domicile est élu en mon étude.

J'ai, soussigné, fait sommation à M. A. Thomegueix, *homme d'épée*, demeurant à Paris, boulevard Haussmann, 106, où étant et parlant à...

D'avoir à ne point se battre en duel avec M. E. Magnier,

directeur de l'*Evénement*, et locataire de l'ancien hôtel de Girardin, rue Lapeyrouze, à Paris ;

Et ce, attendu que M. Magnier doit à M. Tavernier une somme de plus de huit mille francs, non compris les frais de voitures, relatifs au premier duel de M. Magnier, et non encore remboursés au requérant ;

Que M. Tavernier a de bonnes raisons de penser que M. Thomegueix, dont le courage lui est connu, va faire tout son possible pour tuer M. Magnier ;

Qu'il est à craindre que ce résultat tragique ne se produise, et qu'ainsi, la créance de M. Tavernier ne périsse avec le corps de son débiteur.

En conséquence, le requérant somme mondit sieur Thomegueix, de ne point donner suite à la rencontre annoncée avec ledit sieur Magnier, avant que ce dernier lui ait payé tout ce qu'il lui doit.

A ce qu'il n'en ignore. Pour quoi je lui ai laissé copie du présent, dont le coût est de...

. Je viens de vous dire un mot des huissiers, un mot bien anodin, je crois, car je connais nombre d'huissiers très honnêtes gens et qui rendent souvent service.

Pour preuve, je ne veux que m'adresser aux débiteurs.

Parfois les huissiers sont bien... embêtés.

Demandez donc à ceux qui ont affaire aux employés de la douane, aux officiers de douanes, comme on dit ici — car vous savez que dans un pays qui n'a pas d'armée, tout le monde est officier, même quand on n'a pas de sabre.

La semaine dernière, ces deux autorités sont venues en conflit à propos d'affaires commerciales.

. Or, la douane, depuis quelque temps, cherche noise aux commerçants.

Ses employés arrivent chez les importateurs — sans tambour ni trompettes, — mettent le nez dans les livres, découvrent de fausses entrées et se permettent de saisir tout ce qu'ils trouvent sous la main.

Tous les commerçants pincés crient au scandale, à l'injustice, à la tyrannie, etc.

Ces cris de paon me laissent très froid.

Pour payer les droits sur une marchandise importée, il faut que l'importateur fournisse la facture livrée par son expéditeur et jurer qu'elle est vraie et de bonne foi. C'est, du reste, souvent sur ce document que le tarif des droits d'entrée est appliqué.

Il jure faux — pas lui, son courtier, à qui il fait faire un faux serment dont il est responsable — il paie moins et empoche la différence.

. Est-ce voler oui ou non.

A cela on répond : Distinguons, le vol n'est pas cela, nous ne trompons pas un individu, nous enlevons au trésor une légère partie de son revenu, mais le public en bénéficie, puisqu'alors on vend moins cher. Du reste, tout le monde en fait autant ; si on ne le faisait pas, on ne pourrait soutenir la concurrence. On a à lutter souvent dans des conditions très désavantageuses, et il faut bien prendre les moyens de faire nos affaires.

On ajoute aussi que les lois de Douane sont très mal faites ; que les employés ne s'apercevant pas de la fraude, ne devraient pas avoir le droit de réparer plus tard les erreurs qu'ils ont commises, grâce aux mesures prises par l'importateur.

J'admets que les lois douanières sont loin d'être parfaites, mais je ne vois pas trop en quoi leurs défauts peuvent excuser un homme de faire une fausse déclaration, ou de la faire faire, ce qui revient au même.

Il bénéficie de la fausseté des serments, ils mettent de l'argent à la banque, on le dépense joyeusement, ils vivent bien, se paient des plaisirs que d'autres se refusent, et quand vient l'échéance, c'est-à-dire l'amende, ils n'ont pas d'expressions assez violentes pour qualifier la persécution dont ils se disent l'objet.

La chose est pourtant très naturelle, et c'est une nouvelle preuve de la vérité du vieux dicton : "Bien mal acquis ne profite pas."

. La fête des arbres semble ne pas être des plus populaires.

Il y a deux ans, on en fit une grande affaire ; l'année dernière le mouvement se ralentit, et enfin, cette année, le 10 mai s'est passé comme tous les autres jours de la semaine, sans démonstration, sans éclat et sans plantation d'arbres.

J'ai même remarqué que ceux qui ont été plantés

devant l'Hôtel-de-Ville, en 1884, ont été arrachés.

En vérité, ce n'était pas la peine de faire tant d'histoire à propos de cette nouvelle fête complètement démodée maintenant.

Les Québécois ont fait mieux, ils ont compris l'importance de protéger l'arboriculture, et la fête a été observée d'une manière convenable.

. Notre imprimeur m'a abîmé la tirade que j'avais commencé à l'adresse des annonceurs.

Il en a publié le commencement, la semaine dernière, et... m'a dit ensuite : "Que voulez-vous, on n'avait plus de place, j'ai mis ce que j'ai pu."

C'est très bien, ou plutôt très mal, mais je ne lui en veux pas.

Je reprends donc le sujet :

Qu'on fasse de la réclame, bien ! c'est la base de la clientèle, et par conséquent de la fortune, surtout si on vend à peu près ce que l'on promet, mais je n'admets pas le genre dont je parle et, pour ma part, je vous assure que jamais je ne vais acheter quoique ce soit chez un marchand qui m'a trompé par le titre de son annonce.

Prenez de l'espace, prenez autant d'espace que vous voudrez, messieurs les marchands, mais de grâce, pas de mauvaises farces.

Ne parlez pas de Gladstone à propos de tabac à chiquer, ni de Chevaliers du Travail pour en venir à la mélasse que vous vendez, pas plus qu'il ne convient de mêler l'inondation, la variole, la mortalité et tous les malheurs qui nous accablent, avec le whiskey où le gin qu'on débite.

C'est cependant ce qui se fait et se fait beaucoup trop.

C'est de mauvais genre, et cela est souvent nuisible au marchand qui se sert de ce moyen pour attirer les gens.

La meilleure annonce est, selon moi, la plus simple, c'est l'énoncé des marchandises avec qualités et prix. Au moins on sait à quoi s'en tenir c'est surtout plus profitable.

Ce qui a fait la fortune d'un fabricant de chocolat, à Paris, c'est cette éternelle phrase que l'on a vue pendant trente ans, vingt fois dans chaque numéro de journal : "Le meilleur chocolat est le chocolat Perron."

C'était tout, mais ces mots se représentaient si souvent sous les yeux, qu'on finissait par croire à leur sens, et que personne n'achetait d'autre chocolat que le chocolat Perron.

. Encore la réclame-charge peut passer, quand elle est spirituelle, mais il est difficile de trouver de l'esprit tous les jours.

En voici une que j'ai cueillie dernièrement dans un journal parisien, où elle est à demeure, suivie du nom et de l'adresse du tailleur.

Elle est très forte :

Vraiment, ma femme est folle !

Je lui avais dit de vendre mes Paletots 48 fr.

Elle les donne pour 38 fr.

Je les laisserai donc à ce prix.

Mais ce n'est que pour conserver la bonne intelligence

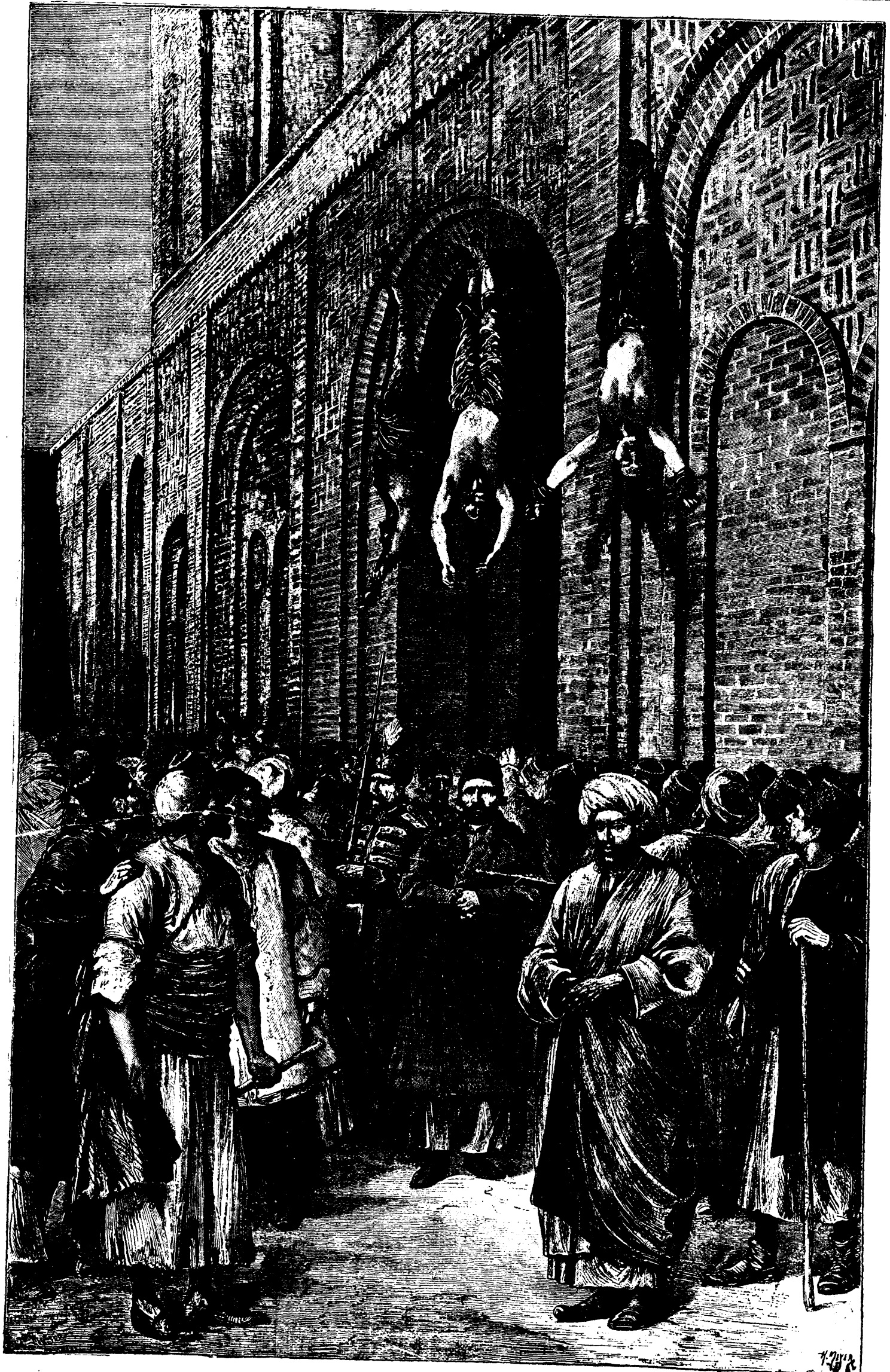
Dans le ménage, car j'y perds !!!

Leon Ledem

NÉCROLOGIE.

C'est avec peine que nous apprenons la mort de M. Pierre Béland, entrepreneur, de Québec, arrivée le 6 mai courant, à l'âge de 66 ans et 3 mois. M. Béland a succombé à une longue et douloureuse maladie, supportée avec une résignation vraiment chrétienne, muni des derniers sacrements de l'Eglise, entourée de sa femme bien-aimée et de ses enfants. Il laisse un nombreux cercle de parents et amis qui le regretteront longtemps. M. Pierre Béland était le père de notre agent-général de Québec, M. Ferdinand Béland.

Nos condoléances les plus sincères à la famille.



LA TORTURE EN PERSE.—UNE EXÉCUTION A TAURIS : TROIS VOLEURS PENDUS PAR LES PIEDS AU-DESSUS DE LA PORTE DU BAZAR

LES MŒURS DU TIGRE

(Suite)

II

Le même Steadman fut, une nuit, le héros d'une aventure assez singulière, et qui semblerait établir que la générosité, ou tout au moins l'indifférence, n'est pas le propre du seul lion.

Il était venu, en compagnie de mistress Steadman, passer quelques jours dans ma propriété de Nudjuffhur. Ce séjour dut être abrégé par suite d'une indisposition subite de M^{me} Steadman, qui demanda, naturellement, à regagner son domicile à Cawnpore. Je les escortai moi-même aussi loin que je pus. Les médecins de Cawnpore enjoignirent au colonel de transporter la malade sur-le-champ dans l'une des stations sanitaires, dans le voisinage de Meerut. Le pauvre officier ne se le fit pas dire deux fois. Sans autre escorte que dix coolies accompagnant eux-mêmes les porteurs du palanquin au fond duquel gémissait la pauvre femme, il prit immédiatement et par le plus court, la route de Bareilly.

Or, on n'avait pas eu le temps de calculer les distances. On devait marcher nuit et jour. Les huit porteurs du palanquin, accompagnés des quatre coolies chargés des bagages, formaient toute la troupe. Steadman suivait à cheval. On sait comment sont voiturés les bagages, enfermés dans de moyennes caisses de fer-blanc, suspendues elles-mêmes par des filets aux deux bouts d'une sorte de perche que l'Indou place alternativement sur l'une ou l'autre épaule, sans s'arrêter de courir. On sait aussi que, pour éviter tout retard, les relais de huit hommes sont placés de six en six kilomètres, de telle sorte qu'un poste ne dessert qu'une station. Encore les porteurs n'ont-ils à faire ainsi que 3 kilomètres, puisqu'ils se remplacent avec une précision d'horloge. Ces équipes dépendent d'entreprises particulières et permettent d'accomplir en peu d'heures des trajets relativement fort longs.

Or, en la circonstance, le voyage de nos amis fut prolongé par une aggravation de la maladie. La chaleur devint insupportable à mistress Steadman. Il fallut attendre la nuit et par surcroît de précautions prendre par le plus long, afin de s'abriter autant qu'il serait possible sous l'ombre des bois. Ceci exigea, naturellement, des modifications dans le service, des changements de postes et de stations qui ne furent pas sans amener de longs retards. Très pressé d'en finir afin d'apporter au plus tôt quelque soulagement à sa compagne, le colonel donna l'ordre de passer n'importe où, malgré les craintes des natifs et parfois malgré leur résistance, car certaines lignes de l'itinéraire traversaient des régions dangereuses hantées par les tigres et les serpents.

Mais Steadman payait bien et, de plus, son implacable énergie faisait naître la confiance dans les âmes pusillanimes.

Il y avait trois jours que l'on avait quitté Cawnpore lorsque, après avoir traversé la Kalmee sur un pont rustique ou plutôt sur les larges pierres plates qui pavaient son lit très desséché en ce moment, on se trouva à la lisière de la forêt d'Aligunge. J'ai appris que depuis la guerre de 1857 cette jungle a complètement disparu. En ce mo-

ment elle était fort épaisse et possédait une renommée détestable. Les Hindous ne s'y engageaient qu'en tremblant. Tout ce qu'ils purent obtenir du colonel, ce fut qu'on attendrait une heure avancée de la nuit avant d'y pénétrer plus profondément.

Vers une heure du matin, après les angoisses d'un premier séjour au milieu des fourrés et lorsque l'on jugea que le danger était moins imminent, la période de chasse du *bâgh* étant terminée (le tigre en effet ne rôde guère que de la chute du jour à minuit, et parfois dans les premiers moments de la chaleur), toute la troupe reprit sa marche. A mesure que l'on s'enfonçait, des signes non équivoques de la présence des fauves attestaient que l'on côtoyait leurs repaires. C'étaient les grandes herbes écrasées par le piétinement des éléphants et des rhinocéros, des touffes de poils laissées aux ronces, comme il arrive toujours à l'époque de la mue et des amours, des carcasses entières d'antilopes et d'axis, auxquelles les cornes adhéraient encore. Ça et là, dans l'éloignement, montaient des brâ-

plongé dans une dense obscurité, et il fallut recourir aux torches.

Or à peine celles-ci étaient-elles allumées qu'un cri spécial, une voix âpre et rauque, cette voix dont j'ai parlé plus haut se fit entendre à dix mètres environ, en avant sur la route. Le cri venait des fourrés, et il était patent qu'un tigre se trouvait là. Pétrifiés par la terreur, les coolies s'étaient arrêtés. Au reste, avancer ou reculer était chose indifférente en la circonstance, car la distance n'était pas suffisante pour permettre la fuite. Il était évident que le félin avait aperçu l'escorte. Tout le monde s'attendait donc à ce qu'il surgit du milieu des herbes et attaqua le convoi. A tout hasard, Steadman, un pistolet à la main, vint se placer au-devant de ses hommes pour faire tête au monstre.

Un temps inappréciable s'écoula. L'attaque prévue n'eut pas lieu. Le feulement retentit encore à la même distance et sur le même point. Les voyageurs avaient eu le temps de revenir de leur surprise. Préparés à tout événement, ils s'accordèrent encore quelques minutes de réflexion. La nuit

était si sombre que l'on ne voyait rien. Mais ce qui était vrai pour l'œil de l'homme ne pouvait l'être pour la prunelle nyctalope du *bâgh*. Les hypothèses les plus contradictoires s'entassèrent dans ce court délai. On s'était trompé sans doute; on n'avait probablement affaire qu'à un babiroussa, ce qui n'était point, d'ailleurs, une rencontre agréable.

Il fallait, néanmoins, poursuivre la route. Steadman décida l'un des coolies à s'avancer de quelques pas. L'homme se risqua, et revint, dix secondes après, claquant des dents et tremblant de tous ses membres.

— Sahib — dit-il — c'est le *bâgh*.

Il avait vu, en effet, de ses yeux vu, un tigre énorme, couché en travers de la route, et dont le regard flamboyant l'aurait fait reculer.

Or, il fallait passer.

La lune, enfin dégagée de nuages, se levait de nouveau au-dessus de la jungle.

Le colonel donna l'ordre de conserver les torches allumées et de s'avancer hardiment sur le chemin.

Les hommes hésitèrent.

Alors l'Anglais, le pistolet au point, se décida à donner l'exemple.

M^{me} Steadman venait de s'éveiller, et ce silence et ce repos l'avaient étonnée. Un peu mieux portante, elle écarta les rideaux du palanquin.

— Que se passe-t-il ? — demanda-t-elle.

L'officier lui fit signe et ajouta :

— Pas un mot, pas un geste ! Il y va de notre vie, à tous.

Et il s'enfonça dans la jungle.

Les porteurs, entraînés, suivirent.

Toute la troupe passa. Et, du fond de sa chaise à porteurs, la jeune femme terrifiée put voir le monstre, accroupi à dix pas du cortège, le suivre d'un œil tranquille et indifférent, se bornant à retourner la tête pour contempler le défilé, comme aurait pu le faire un chat domestique.

Quand ont eut gagné quelques yards, Steadman reprit son cheval qu'un des coolies avait conduit par la bride, et qui avait donné des marques singulières de terreur. L'animal, en effet, au lieu de se cabrer, de ruer, suivant l'habitude, avait marché, tête basse, la queue pendante, fléchissant sur ses jarrets, que l'épouvante secouait comme des roseaux. Pendant quelque temps, on demeura sous le coup des appréhensions. Il fallut cependant se rendre à



Il fallait passer. — (Page 13, col. 3.)

ments plaintifs mêlés aux clameurs discordantes des singes qui ne dorment jamais d'une manière continue. La brise, devenue très sensible, apportait avec les puissantes effluves de la végétation, les fortes émanations des troupeaux et des félins. Vingt fois les hommes s'arrêtèrent, paralysés par l'effroi; vingt fois l'officier dut recourir à la menace de son pistolet pour les contraindre à reprendre la route.

Plus tard, en me racontant les péripéties de ce voyage, le colonel éprouvait encore des émotions soudaines. Il baissait la voix, il lui arrivait de se laisser surprendre l'oreille tendue aux bruits du dehors.

Vers les trois heures, au moment de la première lueur de l'aube, la nuit étant encore fort épaisse, la lune qui jusque-là avait versé abondamment ses rayons se voila tout d'un coup. On se trouva

l'heureuse évidence. Le soleil levé trouva les voyageurs à la lisière occidentale de la forêt d'Alligunge. Ils s'étaient déjà relayés deux fois, et le tigre du chemin n'avait pas un seul instant fait mine de les poursuivre.

Le colonel m'a toujours déclaré que, pour lui, chasseur expérimenté, ce fait était demeuré une énigme. Il en avait vainement cherché le mot, et, finalement, s'était contenté d'une explication banale, peut-être juste, après tout, à savoir : que le fauve avait copieusement festoyé avant de se trouver en tête-à-tête avec la caravane, et que celle-ci n'avait dû son salut qu'à une indigestion de la bête. Il avait eu, d'abord, la pensée que le tigre était peut-être aveugle. Mais, outre que cette hypothèse n'eût pas justifié son inaction, l'odorat étant plus que suffisant à le guider, le colonel avait fort bien observé la dilatation et le rétrécissement des prunelles de l'animal au passage de la lumière des torches. Force lui était donc de s'en tenir à la première version, à moins de recourir aux légendes indiennes qui soumettent le tigre aux influences actives ou passives de Kâli, lorsqu'elles n'en font pas l'incarnation immédiate de la hideuse déesse.

Je demandai à Steadman, lorsqu'il me fit le récit de cette rencontre :

— Et vous n'avez point essayé de tuer la bête ?

Il me répondit avec un bon sourire :

— Mon cher William, je n'en ai pas eu l'occasion. Et, d'ailleurs, je vous confesserai, en toute sincérité, qu'en eussé-je eu la faculté la volonté m'eût fait défaut. Je me serais cru coupable d'un crime en portant la main sur ce tigre. Je lui devais quelque reconnaissance.

III

En 1838, le vieux prince Sh... Lal... invita les autorités anglaises et les principaux notables européens à assister à des fêtes qu'il donna dans Lucknow.

Dans le programme figuraient des joutes de diverses natures et, tout particulièrement, le combat d'un des grands éléphants royaux contre deux tigres.

Le champ clos était un véritable cirque, avec une double enceinte de bambous de douze pieds de hauteur. Les deux tigres que l'on introduisit étaient de la plus grande taille. Ils commencèrent par faire à plusieurs reprises le tour de l'arène, se faisant admirer des spectateurs, en proie à un véritable enthousiasme. Puis on fit entrer l'éléphant. Je n'en ai jamais vu de plus grand. Celui-ci mesurait seize pieds anglais. Il était admirablement entretenu, propre comme un sou, ayant été brossé à la brique, baigné quatre fois par jour, et, de plus, arrosé de toutes sortes d'huiles de senteur. On le nommait Sandiassamy, et il avait toute une légende de force et de bravoure.

Eh bien ! Sandiassamy ne justifia pas sa vieille renommée. A dire le vrai, il n'y fit point honte. Il traversa quatre fois l'arène, du pas tranquille et sûr d'un héros qui connaît son mérite et se repose sur ses lauriers antérieurs. De leur côté, les tigres se retirèrent à l'extrémité du cirque et y conservèrent une si piteuse immobilité que les spectateurs, indignés, après les avoir criblés d'injures, essayèrent, en leur lançant des pierres, de les arracher à leur torpeur. Rien n'y fit. Les félins reçurent les projectiles sans broncher, et, quant à l'éléphant, celui-ci se refusa obstinément à aller relancer ses adversaires dans leurs coins. Force fut de relever les grilles des cages que les fauves se hâtèrent de réintégrer prudemment.

Le spectacle paraissait manqué. Un peu honteux, le vieux prince présentait déjà ses excuses à ses hôtes, lorsque l'un des officiers suggéra l'idée de mettre en présence l'un des tigres et une bufflonne sauvage. Cette idée fut agréée sur le champ. On planta un pieu dans l'arène. A ce pieu l'on attachait un jeune veau de quelques mois. Après quoi l'on fit pénétrer la mère, bête superbe dont le large front était garni de cornes gigantesques.

C'était une femelle de bullock, de la grande race qui descend du Sind. Le mufle, court, se terminait à des naseaux fumants. Une écume incessante humectait la bouche. Les yeux, sanglants, roulaient en dessous avec des regards farouches et menaçants. L'encolure, elle aussi très courte, se reliait à un poitrail énorme et dénotait une prodigieuse vigueur dans l'animal. Certes, la vue seule pro-

mettait un combat plein d'émouvantes péripéties ; mais nul, dans l'assistance, n'eût osé prévoir un triomphe du ruminant sur le carnassier.

On ouvrit l'une des grilles. Tenu en méfiance par l'expérience précédente, le *bâgh* se fit prier pour sortir de sa cage. On dut le piquer au travers des barreaux. Mais, une fois debout, et quand il eut d'un coup d'œil envisagé l'arène, il prit résolument son parti. D'un seul bond, il franchit sept ou huit mètres, et vint tomber, avec une légèreté d'oiseau, sur le sable de la piste.

A sa vue, le veau, avec un beuglement d'angoisse, s'élança vers sa mère, tirant à s'étrangler sur la corde qui le retenait au poteau. De son côté, la bufflonne, un instant indécise, fit un pas en avant pour couvrir sa progéniture.

Il s'était fait un silence absolu. On aurait pu entendre les poitrines haletter.

Le tigre bâilla, s'étira, feignit de se rouler dans le sable, s'aiguïsa les griffes à la palissade de bambous, puis, se relevant brusquement, décrivit une série de courbes gracieuses qui se fermaient en cercle à l'entour des deux bœufs. Le bullock pivotait sur place, lui présentant toujours ses redoutables cornes, et le félin n'osait risquer une attaque de front.

Mais il avait pour lui l'avantage de sa souplesse et de son agilité. Tout-à-coup il prit un essor prodigieux et vint tomber à quinze pas de la mère, menaçant sa croupe. Celle-ci, effrayée, fit volte-face. Alors, d'un second élan aussi étonnant, le tigre, passant par-dessus la tête de son ennemie, s'abattit sur les reins du pauvre veau, lequel, avec une plainte déchirante s'affaissa sous ce choc irrésistible.

Mais le fauve n'eut pas le temps de le tuer.

Un beuglement effroyable, inouï, un cri tel que nous en tremblâmes tous, jaillit de la poitrine de la bufflonne, et dans une course aveugle, elle se rua sur son ennemi.

Le tigre fut pris en défaut.

Il avait lâché le veau et, ramassé, prêt à se défendre, il secouait déjà ses membres postérieurs, prêt à s'enlever pour l'assaut.

Juste en ce moment le bullock arrivait sur lui. Nous vîmes le félin se dresser et envoyer sur le crâne de la bête son terrible coup de marteau. Malheureusement ses distances étaient mal prises, et l'élan du buffle était tel qu'il annihilait la résistance du félin. La position de celui-ci, d'ailleurs, était aussi défavorable que possible. Pris entre le crâne du ruminant et la palissade, il fut littéralement broyé. En vain de ses griffes labourra-t-il le cou et les épaules de la bufflonne ; la tête de celle-ci, roulant comme un pilon vivant, l'aplatit, l'écrasa, en quelque sorte, contre l'obstacle du bois. Ce fut épouvantable. Vomissant le sang à pleine gueule, le malheureux tigre essaya de se soustraire à l'écrasement. Il y parvint une seconde, se dégagea et put gagner de quelques pas dans la direction inverse. Mais cela ne lui servit de rien. Le bullock revint sur lui et, cette fois, lui enfonça les côtes et le tritura jusqu'à ce qu'il n'eût plus devant lui qu'un cadavre pantelant et souillé. La foule enthousiasmée, eût volontiers jeté des couronnes et des fleurs à l'héroïque animal, si un incident fâcheux ne fût venu jeter le trouble et la terreur dans l'assistance. En effet, au moment où l'on s'y attendait le moins, l'une des portes du cirque céda sous l'impulsion de la bête forcenée, et celle-ci, de plus en plus furieuse, tua ou blessa plusieurs personnes dans les rues de Lucknow.

* * *

Je reviens à l'éléphant Sandiassamy, qui venait de se montrer si peu belliqueux là où une simple bufflonne avait montré une vaillance peu commune. J'ai dit qu'il avait sa légende. Or cette légende était méritée, et entre autres traits de vaillance, le brave animal avait accompli le suivant.

Il appartenait alors à un riche *baboo* de Gwalior. Il était si choyé, si aimé de tout le monde, qu'il n'était bombons ou gâteaux qu'on lui ménageait. Les enfants du *baboo*, deux garçons et une fille, que leur père, un véritable ami des Anglais, faisait élever à Calcutta, lui étaient particulièrement chers. L'éléphant s'était tout spécialement attaché à l'aîné, un superbe bambin de douze ans, presque blanc, car il était issu d'une mère anglaise, morte peu de jours après sa naissance. L'enfant rendait

à l'animal affection pour affection. Ils ne se quittaient pas pendant les vacances, et telle était la confiance que l'on accordait à Sandiassamy qu'on laissait le jeune Moutti-Laul exécuter de nombreuses promenades en compagnie de son grand ami et gardien, l'éléphant.

Un matin, les deux compagnons, qui avaient suivi le *baboo* dans une tournée sur l'une de ses terres, eurent la fantaisie de s'écarter du cortège aux abords d'une plantation de cannes. Je ne sais plus quelle concurrence les mit inopinément en face d'un tigre. L'enfant, pris de peur, se réfugia entre les jambes de l'éléphant. Le félin, alléché par cette bonne aubaine (il était évidemment à jeun), essaya de l'y aller prendre. Gêné dans sa défense, le pachyderme ne fit ni un ni deux. Il saisit le petit Moutti par la ceinture et, le portant assez haut pour le mettre à l'abri des bonds désordonnés de l'assaillant, il le plaça fort dextrement à portée des basses branches d'un manguiier, auxquelles l'enfant eut la présence d'esprit de s'accrocher. Cela fait, le brave Sandiassamy revint au tigre, et, comme le fauve s'acharnait stupidement au pied de l'arbre, l'éléphant l'enleva comme une plume, le fit tourner au bout de sa trompe et, après l'avoir étourdi, l'écrasa bellement sous ses pattes de devant. Puis, cueillant derechef Moutti sur son perchoir, il l'assit entre ses deux oreilles et le ramena tout d'une traite à sa famille, sans oublier d'emporter le *bâgh*, encore chaud.

Il va sans dire qu'une semblable prouesse fit de Sandiassamy l'égal d'un dieu. Sa taille, sa force, la merveilleuse réputation qu'il acquit décidèrent Sh... Lal... à l'acheter. Le *baboo* n'osa déplaire au prince, et céda l'animal à de très douces conditions.

L'éléphant ne dit rien, se réservant sans doute de manifester son mécontentement à point nommé. J'ai dit plus haut quelle superbe indifférence il montra à l'occasion de sa joute. Il ne tenait point, paraît-il, à la réputation de gladiateur ; il le fit voir.

Le prince comprit-il la leçon ? Je l'ignore. Mais j'ai appris par la suite que Sandiassamy avait réintégré les pénates de ses premiers maîtres et amis.

J. DU F.

(La fin au prochain numéro)

UN RAYON DE SOLEIL

Le Seigneur vous couvrira de son ombre et vous trouverez l'espérance sous ses ailes, sa vérité vous environnera comme un bouclier.

INTITULE cet article par l'effet reçu, tellement le rayon lumineux a réchauffé et vivifié mon âme. Il s'agit de vous laisser prendre à toutes aimables lectrices *a peep in my life*.

Dites-donc, êtes-vous bien discrètes ? Me promettez-vous de lire ces pages de la vie d'une femme sans échange d'appréciations, bonnes ou mauvaises, sans critiques, sans médisances et surtout sans ces exagérations, qui frisent la calomnie et font voir les choses sous un jour si différent. Je suis femme, voyez-vous, et vous juge d'après moi-même. N'est-ce pas que je *nous connais bien* ? J'ai un fort penchant pour vous toutes et me sens si favorablement disposée à votre sujet, que je veux vous traiter comme tous ceux que j'aime, bien intimement.

L'intimité est une de mes particularités, le froid m'est antipathique, le tiède m'écoeure, ma nature passionnée n'admet pas de milieu. Hermance vous le dit, je vise à l'extrême en tout, j'aime ou j'ignore tout à fait. Trop heureuse si ces lignes retracées pour vous sont pour quelques-unes du moins un message consolant, et si dans un jour de tristesse et d'accablement vous transmettent un reflet du soleil du cœur, l'espérance et la paix.

Je vous livre mes souffrances d'un jour pour mieux illustrer le point que je veux démontrer, l'efficacité de la prière. Je comprends aujourd'hui que l'épreuve brise les âmes, et que ce sont ces misères de la vie qui nous ramènent au devoir et nous font mieux apprécier les grandes et sublimes vérités de notre religion, qu'on est toujours porté à oublier, pour peu que le Grand Maître néglige de nous faire sentir sa Toute-Puissance. Lisez :

Samedi soir.

Je suis vaincue, ce mot me révolte; cette confiance m'est terrible, la conviction en est encore plus affligeante. Quoiqu'il m'en coûte, je m'écris telle que je suis, plus tard, quand je serai vieille, j'aimerai à me rappeler ce que j'étais. Les impressions se ressentent un peu de la mobilité des personnes et des choses, et quand je serai guérie, je devrai relire ce qui m'a fait souffrir pour comprendre comment j'ai pu oublier.

Ce soir, accablée sous le poids d'une injustice criante, je n'ai qu'une pensée, qu'un désir: ne jamais pardonner; puis vient une longue suite d'épanchements plus ou moins colériques qui ne vous seraient certainement pas motif d'édification. J'étais d'une colère *blue-black*. Je passe, je veux seulement vous laisser deviner que j'étais loin d'être en état de sainteté.

Le matin suivant étant un dimanche, je me rendis à l'église. D'habitude je vais à Notre-Dame de Pitié. Ce jour-là, tout se ressentait de ma mauvaise humeur, et j'arrivai trop tard. J'allai donc à Notre-Dame. La messe se disait à l'autel du Sacré-Cœur. La présence du saint lieu a toujours une puissance magique sur mon âme. Je ne suis pas dévote, encore moins bigote, mais j'aime ma religion.

Ce matin, bouleversée par mes passions, la tête en feu, le cœur rempli de fiel et d'amertume, je ne vois rien, je n'entends rien. J'assiste à la sainte messe par habitude, par routine, je n'écoute que mon orgueil. C'est qu'on m'a piquée au vif, je souffre horriblement, j'ai mal à mon *amour-propre*. Tout mon être se révolte, je ne veux pas plier. J'ai tort un peu, il est vrai, et pourtant j'ai raison.

Ces combats de la tête et du cœur sont terribles. Je sentais mes idées tourner, livrée à un trouble profond, je repassais continuellement dans mon cerveau fatigué mille sujets de griefs, et l'écoulement soudain de tout mon travail. Le feu de mon orgueil avait séché mes larmes, et je n'avais plus que ce désir: me venger!

Soudain, à travers le silence de la foule qui prie, la cloche tinte, et la voix grave et lente de l'officiant prononce: *Sanctus, Sanctus, Sanctus*. Le roi du ciel et de la terre va descendre parmi nous, le grand drame de la Rédemption se renouvelle sur nos autels. Le hasard, ou plutôt la Providence, a placé sous ma main un livre de ma mère, un vieux livre d'heures à fermoir d'argent, dont je ne me sers jamais. Je l'ouvre et tombe sur ce passage: "Le Seigneur vous couvrira de son ombre et vous trouverez l'espérance sous ses ailes, sa vérité vous environnera comme un bouclier." J'écoute, est-ce une voix du ciel?... La cloche se fait entendre de nouveau. Instinctivement je courbe la tête et dis du plus profond de mon cœur cette prière de l'Élévation: "Verbe incarné, vrai Dieu et vrai homme, je vous adore avec humilité et vous reconnais pour le Maître absolu de toutes choses..." Puis, deux larmes brûlantes coulent de ma paupière alourdie, et ma lèvre tremblante murmure: "Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés."

J'ai combattu et bravé ouvertement les pouvoirs que s'arrogent certains rois de la terre; mais n'ai pu résister au rayon vivifiant du Créateur, un mot de douceur a suffi pour briser la glace de mon cœur. La raison reprend son cours, et je reconnais mon impuissance.

Me venger... je suis chrétienne et ma religion le défend. Femme, je comprends ma mission, l'abnégation n'est-elle pas l'essence et le fond de notre caractère, c'est notre instinct, notre force, notre grandeur, notre unique pouvoir. Notre vie est toute tracée, l'amour du devoir, l'esprit du sacrifice sont notre partage, et chacun de nos jours y sont consacrés. Quelque soient nos souffrances, nous n'avons qu'à courber la tête, disant ce fiat amer que tu exiges, mon Dieu, et qui bien souvent nous déchire le cœur.

Aimons Dieu, puisqu'il nous frappe c'est qu'il nous aime. Apprenons que le secret du bonheur est de tout remettre au pied de la croix, vivant de la vie que Dieu nous envoie jour par jour, heure par heure, sans murmures ni regrets, n'ayant en tout qu'un seul but, sa sainte volonté, sans oublier

jamais que le souffle le plus léger emporte nos espérances et nos bonheurs, et que tout passe, tout s'évanouit, tout roule dans le grand fleuve de l'Éternité.

REINE.



LA TORTURE EN PERSE

Le mois dernier, à Tauris (Perse), une exécution qui rappelle les plus sauvages atrocités du Moyen Âge et nous reporte en pleine barbarie

Depuis longtemps Tauris et ses environs étaient victimes de toutes sortes de brigandages:

S.A.I. le prince héritier, gouverneur de la province, s'en émut et exigea que le beylerbighi (chef de la police) prit des mesures immédiates et sévères pour découvrir les assassins. Quelques jours après, on apprit qu'ils se cachaient dans la maison d'un jardinier de la ville

Le khedkoda (maire) de Tauris fut chargé de les arrêter. Il se mit à la tête de plusieurs agents et cerna la maison.

Un ferrache (sergent de ville), envoyé pour reconnaître les lieux, était à peine entré dans la cour qu'une balle l'écarta raide mort. Deux ferraches s'étant portés au secours de leur camarade furent grièvement blessés. Les agents s'avancèrent alors en masse. Les assassins, se voyant pris, quittèrent leur retraite et gagnèrent de terrasse en terrasse une maison éloignée.

La maison fut aussitôt bloquée par de gros soldats placés sous les ordres du général Mirza-Ali-Khan. Ce fut alors un véritable siège. Ce chef s'étant avancé à la tête de ses troupes fut atteint d'une balle à la cuisse et emporté chez lui. Plusieurs soldats furent blessés, ce qui jeta la terreur parmi les assaillants.

Les malfaiteurs voulurent profiter de cette panique pour s'échapper de nouveau; mais, dans cette tentative, l'un d'eux ayant été blessé, ils rentrèrent dans leur cachette et s'y barricadèrent. Alors s'engagea une vive fusillade. Plus de deux cents coups de feu furent échangés, mais sans autre résultat que d'augmenter le nombre des soldats blessés. Le beylerbighi, voyant l'armée impuissante à s'emparer de ces deux forcenés, usa d'un ingénieux stratagème: quelques soldats, lancés sur la terrasse, démolirent la toiture de la maison et y mirent le feu.

Les malfaiteurs, brusquement chassés de leur repaire, furent atteints par plusieurs balles, capturés vifs et traînés en prison. Un de leurs complices, Mohammed-Ibrahim, fils d'un marchand de Tauris, fut également arrêté.

Leur exécution eut lieu le lendemain même, sans jugement et avec des raffinements de cruauté dignes d'une tribu de Peaux-Rouges

L'un des coupables, grièvement blessé, fut achevé dans sa prison; un autre fut tué après avoir subi la plus affreuse des mutilations. A six heures du matin, tous les trois furent pendus par les pieds au-dessus de la grande porte du bazar de Tauris. Celui d'entre eux qui fut pendu vivant ne mourut qu'après huit heures de souffrances atroces, sous les yeux de la foule, qui suivait avidement les phases de cette effroyable agonie.

Notre dessin représente cette sommaire exécution. Au premier plan se trouve le beylerbighi heureux et satisfait. En arrière sont groupés les comparses de son éclatante odyssée.

Ajoutons que cet acte de barbarie n'est malheureusement pas une exception. Le chef de la police de Téhéran, aventurier de basse extraction, à imaginé et appliqué avec succès plusieurs genres de tortures que n'eût pas méprisés Torquemada

Il disloque généralement ses victimes en leur enfonçant des coins sous les jarrets et les aisselles. Quelquefois, lorsqu'il s'agit d'arracher un aveu important, cet ingénieux tourmenteur fait ligotter le patient et remplit sa coiffure de cancrelats affamés.

Ces répugnants animaux grattent et déchirent sans relâche le crâne du malheureux, qui finit par parler s'il ne veut périr d'un accès de folie furieuse.

Si l'on regarde plus haut, on voit un prince de la famille des Hadgards, gouverneur d'une province, dévorée par la famine, ordonner aux notables boulangers d'allumer leur four et les y faire jeter vivants sous prétexte que ces malheureux, qui n'avaient pas de farine, refusaient de faire du pain.

N'est-il pas aussi odieux qu'extraordinaire que de pareils faits puissent encore se produire en plein XIXe siècle!

LE PRINTEMPS ET L'ÉTÉ

Le printemps. Jeune fille joyeuse, dont le cœur s'éveille en même temps que les fleurs viennent d'éclorre.

L'été. La jeune femme contemple les fruits que le soleil d'or vient de mûrir

Charmanes allégories, bien rendues par l'artiste.

Entre amis.—" Mon cher, c'est décidé, je me marie dans deux mois. Tu seras des nôtres, j'espère?" " Compte sur moi. Je n'ai jamais abandonné un ami dans le malheur."

GAGNANT DU GROS LOT

L'heureux gagant du gros lot (\$50.00), au dernier tirage de nos primes mensuelles, est le capitaine Théodore L. Boulanger, agent du *Canadien* et de *l'Événement*, de Québec.

L'ART DE BIEN VIVRE

Ragout de veau à la bourgeoise.— Mettez dans une casserole un morceau de beurre, puis de la farine, remuez bien et faites roussir, ajoutez alors des morceaux de poitrine de veau, faites les bien revenir, salez, poivrez; mouillez avec du bouillon et moitié d'eau chaude: ajoutez une douzaine de petits oignons, du thyme, une feuille de laurier; faites cuire à petit feu une bonne heure et servez sur un plat entouré de tranches de pain frites.

Soufflé de pommes de terre.— Après avoir fait bouillir un demi litre de crème, ajouter six onces de sucre, puis six cuillerées à bouche de féculé de pommes de terre, quatre jaunes d'œufs, la crème et du beurre gros comme un œuf, aromatiser avec un peu d'écorce de citron hachée; mettre ce mélange sur le feu et le détourner jusqu'à ce qu'il ait jeté quelques bouillons; le laisser refroidir, ajouter ensuite six jaunes d'œufs mêlés ensemble: si le soufflé était trop épais mettre un ou deux œufs entiers, fouetter les quatre blancs en mousse et les mélanger avec le soufflé en les versant dans un plat allant au feu et qui devra être servi; placer ce plat au four bien chaud jusqu'à ce que le soufflé soit monté en prenant une belle couleur. Le servir de suite.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No 185.—QUESTION HISTORIQUE

En quelle année Québec fut-il érigé en évêché?

No 186.—PROBLÈME

Un mât a une hauteur de 136 pieds; un coup de vent le fait tomber et il se casse en deux parties. Les $\frac{2}{3}$ de la partie la plus longue sont égaux aux $\frac{1}{4}$ de la partie la plus courte. Quelle est la longueur des deux parties?

No 187.—ENFANTILLAGE

Bébé épelle enfin couramment, nous les prions de composer avec les neuf lettres suivantes deux mots qu'il connaît très bien:

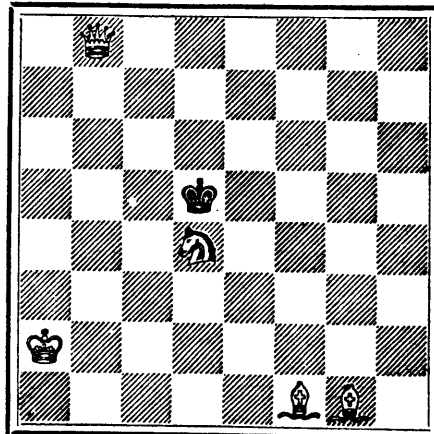
P.M.N.A.A.A.A.P.M.

Et avec ces dix autres lettres deux mots qu'il connaît tout autant:

O.E.N.B.B.B.N.E.O

No 188.—PROBLÈME D'ÉCHECS

Noirs—1 pièce



Blancs—5 pièces

Les Blancs jouent et font échec et mat en 2 coups.

SOLUTIONS:

No 183

Dimanche.	Lundi.	Mardi.	Mercredi.
A. B. C.	A. D. G.	A. K. N.	A. E. L.
D. E. F.	B. E. H. B.	L. O.	B. F. M.
G. H. I.	C. M. P.	C. F. I.	C. G. N.
K. L. M.	F. K. O.	D. H. M.	D. I. O.
N. O. P.	I. L. N.	E. G. P.	H. K. P.

Jeudi. Vendredi Samedi.

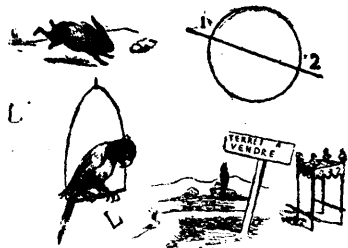
A. H. O.	A. F. P.	A. I. M.
B. I. P.	B. D. N. B.	G. K.
C. D. K.	C. H. L. C.	E. O.
E. M. N.	E. I. K. D.	L. P.
F. G. L.	G. M. O. H.	F. N.

No 184.—Le mot est: Temps.

ONT DEVINE:

C. A. F., Chambly Bassin; Delle A. Aymong, Montréal; Arthur E. Lamalica, Montréal; Angélique Meddon, Ottawa; Arthur Barbeau, Québec; Odile Gagné, Québec; C. F. Poitras, Delle L. Bérué, Québec; Delle E. Cinq-Mars, Montréal; Anatole Bienvenu, Belœil.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Retournez le dessin.

Transformation. — Avec vos vieux habits faites-en des neufs en employant la "Teinture Progrès." Cette teinture, fabriquée en France, est la seule employée en Europe. En vente chez les pharmaciens et marchands. Dépôt principal: G. Lefrançois, 1610, rue Notre-Dame, Montréal.

Pour détacher vos vêtements n'employez que l'Eau Chartraine qui ne laisse aucune odeur. Elle est préparée en France où elle a obtenue 16 médailles d'or et 18 diplômes. 40 cents la grande bouteille chez les pharmaciens et marchands. Dépôt principal: G. Lefrançois, 1610, rue Notre-Dame, Montréal.

FRANCEUR & STE-MARIE
Fabricants et importateurs de
CHAPEAUX ET FOURRURES
601, RUE STE-CATHERINE,
2e porte Est de la rue Amherst, Montréal
J. B. D. FRANCEUR E. A. STE-MARIE

GALLERIE PHOTOGRAPHIQUE
L. A. LOISELLE & CIE.,
ARTISTES PHOTOGRAPHES
Coin des rues Ste-Catherine et Saint-André
Montréal
Entrée de la galerie: No 61, rue St-André

X. BOYER
Marchand de Chaussures
No 1496, rue Notre-Dame, Montréal
Réparations et commandes à bon marché et à court délai

DR JOS. G. A. GENDREAU,
CHIRURGIEN-DENTISTE
Le Dr Gendreau, dentiste, autrefois de la rue Sainte-Catherine, désire informer sa clientèle qu'il vient de transporter son bureau au No 124 rue Saint-Laurent (porte voisine de chez M. le Dr Lachapelle).

RIVET & PICOTTE
Fabricants et importateurs de
CHAPEAUX ET FOURRURES
88—RUE SAINT-LAURENT—88
MONTREAL
GLODOMIR RIVET PIERRE PICOTTE

MAGASIN DE L'UNION,
No 19, rue Saint-Laurent, 19
Chapeaux de toutes sortes, depuis 25 cents jusqu'à \$3.00.
PULL OVER faits sur commandes à 24 heures d'avis.
CAZENEUSE ARCHAMBAULT,
Gérant.

VICTOR ROY
ARCHITECTE
No 26, rue Saint-Jacques, Montréal



AVIS

Les soumissions pour le parachèvement de l'Hôtel des Douanes, à London, seront reçues jusqu'à JEUDI, le 20 MAI, et non le 19, tel qu'annoncé par erreur, dans un avis précédent, publié dans ce journal.

A. GOBEIL,
Secrétaire.
Ministère des Travaux Publics,
Ottawa, 7 mai 1886.

LES PLUS NOUVEAUX ET LES MEILLEURES QUALITES
de Tapis, Prelats, Nets à Rideaux, Damas, Brochés, Rouleaux
ET CHAINES A RIDEAUX
— Seront vendus à PRIX REDUITS au —
SYNDICAT CANADIEN,
DUPUIS, DUPUIS & CIE,
Coin des Rue Sainte-Catherine et Amherst,
A LA BOULE D'OR

16711

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

SOUVENIR

Nos lecteurs savent qu'il n'y a pas de meilleurs souvenirs de famille que le portrait de nos chers défunts.
C'est une seconde mémoire du cœur que l'on met sous les yeux de nos parents et amis.
Nous leur présentons donc aujourd'hui un artiste de grand talent,

MONSIEUR HENRI LARIN,
NO 18, RUES SAINT-LAURENT, MONTREAL

A. L. MARSOLAIS, B.A.L.L.B.
AVOCAT
1808, rue Notre-Dame. Bloc Ferrier. Chambre No 17. — Bureau du soir: 889, rue Notre-Dame. — M. Marsolaïs suivra aussi les cours de Joliette et l'Assomption.

JOS. MACDUFF,
SELLIER ET FABRICANT DE VALISES,
703, rue Ste-Catherine, Montréal
M. Macduff tiendra aussi en magasin des Couvertes, Brosses, Fouets, etc

LESAGE & AMIOT,
Ingénieurs Civils et Sanitaires,
ARCHITECTES, MESUREURS, EVALUATEURS,
SOLLICITEURS DE PATENTES
ET AGENTS D'IMMEUBLES,
No. 62, Rue Saint-Jacques,
MONTREAL.



Avis aux Entrepreneurs

ON recevra à ce bureau jusqu'à JEUDI, le 19e jour de mai prochain, inclusivement, des soumissions cachetées, adressées au sousigné, et portant la suscription "Soumission pour parachèvement l'Hôtel des Douanes, London," pour le parachèvement d'un

HOTEL des DOUANES,
A LONDON, Ont.

On pourra voir les plans et les devis au Ministère des Travaux Publics, Ottawa, ou au bureau de Messieurs Durand & Moore, architectes, London, O. C., à commencer de VENDREDI, le 30e jour d'avril courant.
Les soumissions devront être faites sur les formules imprimées, fournies par le Ministère, et porter la signature véritable des soumissionnaires.

On devra envoyer avec la soumission un chèque de banque accepté, fait payable à l'ordre de l'Honorable Ministre des Travaux Publics, pour une somme égale à cinq pour cent du total de la soumission. Ce chèque sera confisqué si le soumissionnaire refuse de signer le contrat sur demande de ce faire, ou s'il ne le remplit pas intégralement. Si la soumission n'est pas acceptée, le chèque sera remis au soumissionnaire.
Le Ministère ne s'engage à accepter ni la plus basse, ni aucune des soumissions.
Par ordre,

A. GOBEIL,
Secrétaire.
Ministère des Travaux Publics,
Ottawa, 27 avril 1886.



TAPISSERIE

UNE SPÉCIALITÉ

Votre choix dans plus de

1500

PATRONS NOUVEAUX
AUSSI

BORDURES ET DADOS ASSORTIS
TOUJOURS CHEZ

J. G. GRATTON

Coins des rues Wolfe et
Ste-Catherine

MAGASIN PITTORESQUE Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois. Rédacteur en chef: M. Edouard Charton. Bureaux: 29, Quai des Grands-Augustins, à Paris (France). Abonnements pour 1886: Paris, 10 francs, départements, 12 fr., Union postale, 14fr.



Si vous avez besoin de Pipes ou Cannes
ALLEZ CHEZ

A. NATHAN
71, rue St-Laurent et 1916 Notre-Dame

150 grosses de Pipes en Bruyères, avec ambre, depuis 10 cents; 10,000 cannes, depuis 5 cents. Aussi un assortiment complet d'objets de tabaciste. En gros et en détail. Venez immédiatement profiter du bon marché.

J. M. FORTIER

—DE LA—

Fabrique de Cigares

"CREME DE LA CREME"

Choisit les plus fins tabacs de la Havane, de sa dernière importation, pour fabriquer le

CANVAS BACK

"PETIT BOUQUET,"

LE CIGARE DU JOUR

NOISY BOYS

Est un Cigare de 10 cts vendu pour 5 Cents

A vendre chez tous les marchands de première classe. Essayez-le

Nouvel établissement Canadien-Français

DUPUY & CIE,

Marchands de Graines de Légumes, de Fleurs et de Grains de Semence, Instruments Agricoles de toutes sortes, Arbres Fruitiers et Arbres Décoratifs, Arbustes, Fraisiers et Vignes acimatés, engrais, etc. etc. En gros et en détail. Commandes par la poste promptement exécutées.

30, Place Jacques-Cartier, Montréal

Il est strictement défendu de lire ceci.
—Moyen efficace de faire fortune.—
La santé vaut mieux que les plus grandes richesses.

Certificat au public — D'après l'expérience directe que nous avons déjà des eaux minérales de Saint-Léon, ces eaux sont d'une utilité incontestable pour les maladies suivantes: Dyssenterie, Constipation, Rhumatisme, Paralysie, maladie du Foie et des Reins. Elles sont aussi un remède infailliable pour détourner la Diphtérie, les Fièvres Typhoïdes et la Picote.

S. LACHAPELLE, M. D.
Rédacteur en chef du Journal d'Hygiène
Et membre du bureau santé de la Province.

E. MASSICOTTE & FRÈRE,
Seuls agents pour Montréal,
217, rue St-Elizabeth.

(Téléphone No. 810 A.)
LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-propriétaires. Bureau: rue Saint-Gabriel, No 10 Montréal.

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 15 mai 1886

LES
DEUX SŒURS

PREMIÈRE PARTIE—(Suite)

La maternité est une chose divine. Après avoir donné le jour à son enfant, la jeune mère lui insuffla la vie en quelque sorte sous la chaleur de ses baisers.

La petite resta grêle et d'apparence chétive mais un sang pur circula dans ses veines et la force nerveuse remplaça chez elle la vigueur du corps. Eclos sous les rayons de l'amour maternel, elle devint délicate comme une sensitive, et son cœur, formé pour ainsi dire de tendresse, sentit naître, sous les caresses maternelles, les germes de tous les sentiments exquis.

Elle était laide, mais une mère ne veut jamais voir la laideur de son enfant. Au contraire, en raison, sans doute, de ce que la nature lui avait beaucoup refusé, et pour lui offrir une compensation, elle entoura la pauvre petite d'une plus grande sollicitude, et son cœur maternel eut un débordement d'affection, de tendresse et d'amour.

Inutile de dire que l'enfant se montra reconnaissante. Elle adorait sa mère. On aurait dit qu'elle sentait, qu'elle savait qu'elle ne vivait que par elle.

On lui avait donné le prénom composé de Marie-Anne dont on fit Marie-Annette, et qui, transformé dans une abréviation fantaisiste, devint Manette. C'est ainsi que Marie-Anne s'appela plus familièrement Manette.

Manette avait douze ans lorsque sa mère mourut après quelques jours de maladie. Ce fut sa première douleur : son désespoir fut profond. Elle pleura toutes ses larmes. Hélas, elle sentait qu'en perdant celle qui l'aimait tant, elle avait tout perdu.

Il lui restait son père ; mais un père ne remplace jamais une mère. Et puis, Biron n'avait pour Manette qu'une affection fort tiède. Il était humilié, lui, un grand et solide gaillard, capable de porter un chène sur ses épaules, d'avoir pour fille une si piètre créature une sorte d'avorton, qui n'était pas même en état de traîner un fagot de bois mort.

Or, comme Biron n'avait que trente-cinq ans, il songea à se remarier. Les mois de deuil écoulés, il donna à Manette une belle mère.

Malheureusement, le choix du charbonnier n'avait pas été heureux. Les défauts de sa seconde femme étaient aussi nombreux que les qualités de la première. Elle était emportée, jalouse, acariâtre et méchante. Il eût été difficile de trouver une femme mieux réussie pour en faire une marâtre.

Manette avait été aimée, elle fut détestée ; elle avait eu des joies, elle n'eût plus que des tourments ; elle avait eu des sourires, elle n'eût plus que des larmes. La mégère fit de la pauvrette son souffredouleur. Elle l'employait à tous les travaux au-dessus de ses forces, et quand, succombant de fatigue elle ne pouvait plus aller, l'impitoyable femme la rouait de coups. Elle l'accablait d'injures, de

brutalités, et la maltraitait de toutes les façons. C'est à peine si elle lui donnait à manger et quelques haillons pour se couvrir. Elle lui reprochait odieusement, lâchement, sa faiblesse et sa laideur. Avorton, monstre, araignée, chenille, étaient les plus doux mots qui lui vinssent sur les lèvres.

Biron n'était pas un méchant homme ; néanmoins il voyait tout cela et ne disait rien. Peut-être n'osait-il pas faire sentir son autorité. Stupidement faible, complètement dominé par sa femme, il lui donnait toujours raison. B'en plus, croyant ainsi avoir la paix dans le ménage, quand Manette avait été maltraitée dans la journée, il la battait le soir pour être agréable à sa femme.

Quand, le visage baigné de larmes, le regard suppliant, elle demandait grâce, on la repoussait d'un coup de pied, comme un chien galeux. Elle ne savait plus que faire.

Tant que sa mère avait vécu, les enfants des Huttes et de Marangue l'avaient respectée ; maintenant qu'elle n'était soutenue par personne, pas même par ceux dont le devoir était de la protéger,

au fond des bois. Là, du moins, elle pouvait pleurer à son aise. Elle n'entendait plus les sarcasmes de ses amis, les oiseaux qui chantaient dans les branches ne se moquaient pas d'elle.

Elle passait ainsi de longues heures solitaires en contemplation devant l'infini, oubliant ses désespérances dans l'admiration du grand œuvre de la création.

Il lui arrivait souvent, n'osant pas rentrer le soir, de passer la nuit sous un berceau de chèvrefeuille ou de clématite, ou blottie dans le tronc creux d'un arbre.

Elle disait ses souffrances, sa peine, à tout ce qui parlait à son cœur et à son âme : au murmure de l'eau, au chuchotement des feuilles, au parfum des fleurs, aux mille bruits insaisissables, mystérieux, qui vibrent dans l'espace, c'est-à-dire à Dieu, qui est dans toutes les choses de la nature.

Et la nuit, au milieu de ce silence qui parle si haut à l'imagination, en contemplant la grande voûte constellée, elle s'absorbait dans une rêverie profonde. Connaissant les douleurs qu'on endure

sur la terre, elle se disait, les yeux fixés sur un astré scintillant, elle se disait qu'une pauvre fille comme elle, déshéritée de toutes les joies, serait bien heureuse dans une étoile.

D'autres fois, quand elle se sauvait pour échapper à la fureur de son bourreau, elle descendait à Marangue, pénétrait dans le cimetière et, tout éplorée, se roulait sur la tombe de sa mère en poussant des cris déchirants.

Sa mère l'entendait peut-être ; mais sa mère ne pouvait plus ni la consoler, ni la secourir.

Quatre années s'écoulèrent. Manette avait seize ans, mais elle était toujours si chétive qu'on lui aurait à peine donné dix ans. Cependant, si son corps était celui d'un enfant, la profondeur et l'énergie du regard, le sérieux du visage et la sévérité du front révélaient une femme faite.

Comment avait-elle eu la force de souffrir jusque-là ? Comment avait-elle pu supporter tant d'outrages ? Elle n'était pas résignée sans doute mais elle avait eu la patience. Peut-être avait-elle espéré qu'on aurait pitié d'elle.

La pitié ne vint pas, et les tortures continuèrent et devinrent intolérables.

Lasse de souffrir, de pleurer et de gémir, l'âme brisée, le cœur meurtri, déchiré, Manette sentit tout à coup le découragement s'emparer d'elle. Elle regarda autour d'elle avec terreur ; elle ne vit que l'ombre et la nuit. Alors elle se dit que la vie était pour elle un malheur et elle fut prise du



Le jeune homme avait sauvé la jeune fille, et Manette avait sauvé le jeune homme.—Page 14, col. 2.

elle devint pour tous un objet de risée et de plaisanteries grossières, un amusement. On l'insultait, on la poursuivait de rires moqueurs, de railleries cruelles. Et les tout petits enfants, imitateurs terribles, lui jetaient des pierres.

Il s'opéra alors dans son caractère et dans sa nature un grand changement. Elle pouvait devenir idiote ou folle. Sa puissante organisation cérébrale la sauva. Repoussée de partout, n'ayant personne à aimer parce que nul ne l'aimait, elle se concentra en elle-même, vécut exclusivement avec ses pensées et, au lieu de tomber dans l'ahurissement, son intelligence prit un développement extraordinaire.

Personne, pas même elle, ne vit se produire ce phénomène.

Quand la marâtre l'avait battue et brutalisée, la pauvre martyre prenait la fuite et allait se cacher

dégoût de la vie.

Il lui sembla que, du moment qu'elle n'était pas aimée et qu'on la repoussait comme une maudite, elle avait le droit de cesser de vivre.

Un jour que Manette n'apportait pas assez vite une écuelle de terre que sa belle-mère lui demandait celle-ci, la frappa violemment au visage. L'écuelle s'échappa de ses mains, tomba et se brisa en morceaux. La marâtre devint aussitôt furieuse, elle bondit sur sa victime, la jeta sur le sol et la foula sous ses pieds avec une rage de folle. Ensuite, la saisissant par les cheveux elle la traîna devant les cabanes des Huttes sur une longueur de plus de vingt-cinq mètres.

Manette poussait des cris épouvantables auxquels accoururent une douzaine de femmes, des hommes et des enfants. Au lieu de s'indigner et de délivrer l'infortunée Manette, les témoins de cette scène

monstrueuse se mirent à rire. Ils voyaient martyriser la pauvre fille ; cela les amusait.

Quand la fureur de la belle-mère fut assouvie, elle abandonna sa victime. Manette se releva contusionnée, meurtrie, les mains et le visage couverts de sang. En la voyant ainsi, ceux qui venaient de rire déjà se mirent à rire encore.

La pauvre fille s'éloigna aussi vite qu'elle le put, baissant la tête, chancelant à chaque pas, ayant des sanglots plein la gorge.

— Cette fois, c'est fini, se dit-elle ; je veux mourir !

Elle descendit vers Marangue. Elle s'arrêta près d'une fontaine dans laquelle elle lava d'abord ses mains et ensuite sa figure. Cela fait, elle enroula sur sa tête les longues tresses de sa chevelure noire ; et, comme elle n'avait pas d'épingle pour les retenir, elle les attacha avec des épines.

Elle se releva. Son regard brillait d'une résolution farouche. Elle se remit en marche et alla jusqu'au cimetière. Elle s'agenouilla sur la tombe, où tant de fois elle était venue pleurer, et pria longuement. Quand elle eut fini de prier, son front s'inclina, et elle baisa la terre. La prière n'avait pas changé sa pensée, sa résolution était la même.

— A bientôt, ma mère chérie, murmura-t-elle, ce soir je serai près de toi !

Elle sortit du cimetière et marcha droit au ravin. On était au mois de mai ; il était tombé le matin et le tantôt une forte pluie d'orage. Le ravin était devenu torrent. Ses eaux écumeuses, se précipitant par bords des hauteurs, descendaient avec fracas, faisant rouler des pierres énormes les unes sur les autres.

Le bruit de ces eaux furieuses et les blocs de rocher qui montraient leurs têtes noires, menaçantes, effrayèrent Manette. Elle eut peur de se brayer la tête en heurtant une des roches ideuses. Elle voulait bien mourir, mais doucement, sans qu'une pierre audacieuse vint outrager son corps, et il lui répugnait de livrer son corps à ces eaux furieuses et mugissantes, qui la souillaient de leur écume jaunâtre et la roulaient comme une de ces pierres détachées du sol qu'elle voyait passer.

— Non, se dit-elle, je ne veux pas me précipiter dans le torrent. Je m'endormirai plus tranquillement sur le lit de cailloux blancs de la rivière.

Et, tout en suivant le bord du ravin, elle descendit jusqu'à la Vrille.

A peu de distance de l'endroit où le torrent jette ses eaux dans la rivière, se trouve le pont de Marangue. Manette traversa le pont et suivit la rive droite du cours d'eau en s'éloignant du village. Quand elle jugea qu'elle était assez loin, elle s'arrêta. L'endroit lui parut bien choisi. La rivière formait là une petite baie où l'eau semblait dormante. La rivière était bordée de bouquets d'osier verts, au milieu desquels s'élevaient de gros saules aux troncs penchés, qui mouillaient dans l'eau l'extrémité de leurs longues branches pendantes.

Manette jeta un regard furtif autour d'elle. Elle ne vit personne. Elle se pencha à droite, puis à gauche, prêtant l'oreille. Elle n'entendit que le frissonnement du feuillage secoué par la brise.

Alors, bien certain qu'elle était seule, que nul autre œil que celui de Dieu ne pouvait la voir, elle s'appuya contre un saul et son regard plongea dans l'eau comme pour en mesurer la profondeur. Puis, levant tout à coup ses yeux vers le ciel.

— Ma mère, ma mère, dit-elle tout bas, viens adieu devant de moi !

Elle croisa ses bras sur sa poitrine, fit deux pas en avant et bondit dans la rivière en fermant les yeux.

Elle s'enfonça debout, les bras toujours croisés, et l'eau se referma sur sa tête.

Pauvre Manette !

Mais si les hommes avaient été sans pitié pour la créature déshéritée, Dieu ne l'avait pas abandonnée, il veillait sur elle.

XI

A dix pas de l'endroit où Manette s'était arrêtée un jeune homme, qui paraissait âgé d'une trentaine d'années, était à genoux au bord de la rivière.

Manette ne l'avait pas aperçu, parce qu'il se trouvait entièrement caché derrière un buisson d'osier. Elle ne l'avait pas entendu parce que, ayant vu la jeune fille, il était resté immobile, re-

tenant même sa respiration, afin de ne pas révéler sa présence.

Or, la même pensée avait amené au bord de la Vrille, à cet instant du jour, le jeune homme et la jeune fille.

Le hasard, ou plutôt la Providence, l'avait voulu ainsi.

Le jeune homme se disposait à mettre à exécution son funeste projet, lorsque Manette, apparaissant soudain, vint paralyser ses mouvements. A travers le feuillage, il voyait parfaitement la jeune fille, qu'il prit pour un enfant. Et, bien qu'il fut vivement contrarié d'avoir été dérangé par elle, il l'examina d'abord avec curiosité, et ensuite avec un intérêt grandissant dont il s'étonna lui-même.

En effet, pourquoi cet intérêt ? Il avait compris, deviné que l'intention de la jeune fille était de mettre fin à son existence ; mais lui-même n'était-il pas également au bord de la rivière pour se donner la mort ?

— Comme moi, se disait-il, cette pauvre petite doit souffrir cruellement ; mais elle est bien jeune, et si malheureuse qu'elle soit, elle n'osera pas se jeter dans la rivière, elle reculera devant l'image de la mort. Oui, ajouta-t-il, elle n'osera pas... Ce serait dommage, elle est si jeune !... Quel feu dans son regard ! Il y a sous ce front une grande intelligence !

C'est à ce moment que Manette, ayant regardé le ciel et parlé à sa mère, s'était élancée dans l'abîme.

Aussitôt, le jeune homme se dressa debout comme poussé par un ressort. Son regard éteint s'illumina et, ne pensant plus qu'à sauver son existence, il oublia que lui-même était venu là pour se noyer.

Il se débarrassa lestement de son paletot et se précipita dans la rivière. Il plongea. Manette, ayant touché le fond, remontait. Il la saisit entre deux eaux, et la serrant d'un de ses bras, nageant de l'autre, il gagna la rive. Et pendant qu'il tirait à terre Manette sans connaissance, adessus d'eux sur une des branches de saul, une fauvette à tête noire vint se percher et se mit à chanter.

L'inconnu regarda l'oiseau, puis la jeune fille, et deux ruisseaux de larmes inondèrent ses joues. Il lui avait semblé que le chant de la fauvette était un hymne de reconnaissance adressé au Créateur.

Le jeune homme avait sauvé la jeune fille, et Manette, sans le savoir, avait sauvé le jeune homme.

Celui-ci donna des soins à Manette qui, au bout de quelques minutes, revint à elle et rouvrit les yeux.

Ses premiers regards exprimèrent l'étonnement. Elle se souleva et se vit assise sur un tapis d'herbes et de feuillages, ayant près d'elle un homme qui lui était inconnu, et, à quelques pas, la rivière couverte de globules étincelants sous les rayons du soleil.

Le jeune homme était encore ruisselant d'eau ; Manette n'eut pas de peine à comprendre ce qui s'était passé. Elle arrêta sur son sauveur son doux regard où il y avait plus encore de tristesse que de reconnaissance.

— Vous étiez donc là ? fit-elle.

— Oui, répondit-il en étendant la main, j'étais là, et j'ai eu le bonheur de vous empêcher de mourir.

— Est-ce un bonheur ? répliqua-t-elle en secouant doucement la tête. Cependant, je vous remercie ; mais, allez, ce n'était pas la peine de me sauver.

— Vous êtes donc bien malheureuse ?

— Oui, bien malheureuse.

— A votre âge, mon enfant, on n'a pas encore eu le temps de souffrir.

— Vous me croyez une enfant parce que je suis petite et frêle ; je suis déjà vieille, monsieur, j'ai seize ans.

L'inconnu l'examina avec plus d'attention.

— Oui, dit-il, je vois maintenant que vous pouvez avoir cet âge. Comment vous appelez-vous ?

— Manette.

— Vous êtes de ce pays ?

— Je suis née là-haut dans la montagne.

— Voulez-vous que je vous reconduise chez vos parents ?

— Merci, je ne retournerai plus aux Huttes.

— Ce que vous avez fait tout à l'heure est un acte de désespoir ?

— Oui, de désespoir.

— Votre mère vous a grondée, sans doute ?

— Ma mère est morte, j'allais la retrouver, répondit Manette.

Et elle éclata en sanglots.

Après un moment de silence le jeune homme reprit :

— Il doit vous rester des parents, des amis ?

— Un père qui ne m'aime pas, une belle-mère qui me hait ; des amis, je n'en ai pas !

— Si vous ne voulez pas retourner aux Huttes, que ferez-vous ? Que deviendrez-vous ?

— Je n'en sais rien.

— Au moins vous n'attendrez plus à vos jours ? Une lueur sombre passa dans le regard de Manette.

— Pas ce soir, dit-elle d'une voix gutturale, mais probablement demain.

— Quoi, s'écria l'inconnu en frissonnant malgré lui, vous avez un tel dégoût de la vie ?

— Personne ne m'aime, répondit Manette d'un ton navrant.

— Voyons, ne vous reste-t-il pas une espérance ? D'une main elle montra la rivière, en levant l'autre vers le ciel.

— Manette, reprit le jeune homme très ému, que vous a-t-on fait ? Dites-le moi. Je pourrai peut-être vous consoler.

Et il s'empara de ses petites mains, qui commentaient seulement à se réchauffer, et il les serra dans les siennes.

Manette le regarda fixement. Il sentit que le regard de la jeune fille pénétrait en lui.

— Ah ! s'écria-t-elle, vous aussi vous êtes malheureux !

Il tressaillit et répondit :

— C'est vrai.

— Elle le regardait toujours.

— Tout à l'heure, reprit-elle comme subitement inspirée, vous aviez aussi la pensée de mourir.

Il rejeta son buste en arrière avec une sorte de terreur et s'écria :

— Manette, c'est la vérité !

— Ainsi, dit-elle, vous ne vouliez plus de votre vie et vous aurez arraché la mienne à la mort !...

Je vous aurais peut-être laissé périr, moi... Vous valez mieux que Manette. Et maintenant que vous m'avez sauvée, voulez-vous toujours mourir ?

Il répondit :

— Maintenant que j'ai sauvé une vie, je n'en détruirai pas une autre.

— Pourtant, votre malheur est toujours là ?

— Oui, toujours.

— Alors, que ferez-vous donc ?

— Je souffrirai !

Manette baissa la tête, et la relevant au bout d'un instant, elle dit :

— A l'homme qui ne veut plus mourir parce qu'il est malheureux comme moi, je vais dire pourquoi je voulais trouver le repos dans la mort.

Alors, simplement, avec un abandon naïf et touchant, elle raconta les joies de ses premières années et les souffrances physiques et morales endurées depuis qu'elle avait eu le malheur de perdre sa mère.

Ce récit poignant intéressa vivement l'inconnu. Il eut deux ou trois cris d'indignation et de colère ; et quand Manette, cessant de parler, se mit à pleurer, il pleura avec elle.

Ils étaient toujours seuls au bord de la rivière. Maintenant le soleil descendait rapidement vers le couchant ; mais ses rayons obliques, chauds encore, achevaient de sécher sur elle le vêtement léger de la jeune fille.

L'inconnu réfléchissait. Soudain, l'éclair d'une idée jaillit dans son cerveau. Son front ténébreux s'éclaira.

— Manette, dit-il, d'après ce que vous venez de m'apprendre, vous êtes seule au monde.

— Seule au monde, répéta-t-elle.

— Le malheur qui m'a frappé, reprit-il, est d'un autre genre que le vôtre ; mais il est plus effroyable encore. Je ne vous conterai pas en ce moment pourquoi tout à l'heure je songeais au suicide. La plaie que j'ai au cœur est encore trop saignante. Comme vous, Manette, je n'ai plus d'amis, plus de famille ; je suis seul, abandonné... Comme vous, personne ne m'aime ; mais j'aime, moi, j'aime une enfant âgée d'un an, une petite fille que j'ai à peine vue et qu'on m'a volée !... Mais, assez, ne parlons plus de cela.

—Manette, reprit-il avec une sorte d'exaltation, vous ne savez que devenir..."

—C'est vrai, fit elle tristement.

—Eh bien ! suivez-moi.

Elle le regarda avec surprise.

—Oui, continua-t-il, venez avec moi.

—Avec vous ?

—Je vous aiderai à oublier, vous m'aideriez à souffrir.

—Vous ne m'avez donc pas regardée, monsieur, Vous devriez voir que je ne suis bonne à rien.

—Manette, répliqua-t-il avec animation, comme vous avez regardé en moi, je vois en vous ! Si votre corps est faible, votre âme est vaillante ! Manette, partons ensemble.

—Où irons-nous, monsieur ?

—Bien loin, au delà des mers. Si éloigné qu'on soit, on est encore trop près des lieux où l'on a souffert.

—L'homme est fort, répliqua Manette, il peut aller partout.

Elle ajouta tristement :

—Je vous remercie, monsieur, mais je ne veux pas embarrasser votre existence de la mienne.

—Manette, écoute-moi : Il y a quelques mois, je quittai une première fois la France et m'embarquai pour les Grandes-Indes où j'étais appelé afin de recueillir, à Pondichéry, un petit héritage que m'avait laissé en mourant un oncle maternel. J'ai vu les Indes ; c'est un pays merveilleux, plein de lumière, où le climat est doux, l'air pur, où l'on ne respire que des parfums, où l'on trouve des solitudes immenses avec de frais ombrages, et où l'on peut oublier les ingratitude, les injustices et les méchancetés des hommes.

Aujourd'hui, la France n'est plus pour moi un sol hospitalier ; en partant, j'y avais laissé le bonheur ; au retour, je ne l'ai plus retrouvé... Vous venez donc de me faire comprendre que l'exil vaut mieux que la mort ; et maintenant, ce beau pays dont je viens de vous parler, m'attire vers lui.

—L'héritage de mon oncle se montait à vingt mille francs ; il m'en reste encore quinze mille ; c'est plus qu'il ne nous faut pour le voyage. Là-bas, à la grâce de Dieu ! Je suis médecin. Il y a sur tous les points du globe des souffrances physiques à soulager, des malades à guérir... Je travaillerai !...

—Manette partons ensemble, fuyons loin des méchants, allons chercher le repos au beau pays des palmiers, des fleurs, et du soleil ! Manette, mon cœur a besoin de se dévouer ; j'ai besoin d'aimer un être faible et malheureux !

—Hélas ! dit Manette, je n'ai rien pour être aimée !

—Vous êtes faible et malheureuse, répondit-il. Manette, venez, nous nous consolons ensemble.

—Monsieur, reprit Manette, vous n'avez donc plus de mère, pas de femme, pas de sœur ?

—Enfant, répondit-il en se levant, j'ai une sœur que le malheur m'a donnée ; cette sœur, Manette, c'est vous !

—Ainsi s'écria-t-elle en se levant à son tour, vous voulez être mon frère ?

—Oui, Manette, s'il vous plaît d'être ma sœur !

Elle lui tendit sa petite main tremblante, et dit simplement :

—Mon frère, votre sœur est prête à vous suivre.

Et marchant l'un près de l'autre, se tenant par la main, lui grand, elle petite, le frère et la sœur s'en allèrent, tournant le dos à Marangue.

Et le soleil, qui disparaissait en ce moment à la cime des montagnes, leur envoya ses derniers rayons comme un regard de tendresse.

XII

Elève de la Faculté de médecine de Paris, Élisée Grandier avait fait d'excellentes études et conquis tous ses grades à la suite d'examen très brillants.

Dans les hôpitaux et à l'école, sous les yeux de nos plus grands spécialistes, il étudia les diverses maladies qui atteignent l'humanité, se passionna pour la science anatomique et s'annonça comme devant être un jour aussi bon médecin qu'excellent chirurgien.

Il était le favori de ses professeurs qui disaient de lui :

—Grandier arrivera certainement à une haute

situation ; il sera un des membres renommés de la Faculté.

Travailleur infatigable, persuadé que dans la noble profession de médecin, on n'est jamais assez instruit, il suivit le cours de pharmacie, de botanique, de chimie, il devint également un botaniste et un chimiste distingué.

Il travailla ainsi, apprenant toujours, aussi longtemps que ses ressources pécuniaires le lui permirent. Le modeste héritage paternel ayant disparu, il comprit que le moment était venu de mettre en pratique une partie de ce qu'il avait appris, c'est-à-dire de se créer de nouvelles ressources en exerçant la profession de médecin.

Il s'installa dans un des quartiers populeux de Vaugirard, fit clouer à côté de la porte de sa maison une plaque de cuivre portant ces mots : *Docteur-médecin*, et se mit à la recherche d'une clientèle.

Le docteur Élisée Grandier avait alors vingt-sept ans.

Pour le médecin, comme pour l'avocat, se créer une clientèle n'est pas précisément une chose facile. Souvent on la cherche en vain pendant de longues années ; c'est un peu le merle blanc à trouver. On a ainsi le temps de vieillir sans atteindre la réputation, la fortune, ayant toujours devant soi la perspective de mourir pauvre.

Parmi les médecins et les avocats de Paris,—on les compte par centaines,—quelques uns seulement, les somnités, arrivent à la fortune et à la célébrité, une deuxième catégorie acquiert une modeste aisance, tous les autres vivent à peine.

Assurément, les médecins et les avocats sont tous instruits ; on ne confère pas le titre de docteur à des ignorants ; mais si une cure merveilleuse ne vient mettre le médecin en lumière, malgré ses talents, sa science, il reste dans l'ombre ; si une cause retentissante ne fournit pas à l'avocat l'occasion de faire remarquer son éloquence, on ne le connaît pas. Ceci prouve que la vie est semée de hasards et qu'il faut que l'homme, au moins une fois, en rencontre un qui soit heureux.

Le docteur Grandier cherchait une clientèle.

Il la commença avec de pauvres diables qui n'avaient pas le moyen de lui payer ses visites. Il les soignait pourtant de tout cœur, pour l'amour de l'art, de l'humanité aussi, bien sûr, et en vue de sa gloire future.

Un jour, il fut appelé près du lit d'une jeune fille, une ouvrière ; elle allait mourir, il la sauva.

Cette jeune fille était orpheline, elle avait vingt ans et était admirablement jolie. Le docteur Grandier s'intéressa vivement à sa belle convalescente, et comme il n'avait jamais aimé, il laissa entrer l'amour dans son cœur.

La jeune fille était pauvre, le docteur ne possédait que son titre, ils se marièrent.

Élisée s'était dit :

—Avec une femme charmante, que j'adore, je passerai gaiement à travers les difficultés du commencement.

De son côté, la jeune fille avait pensé :

—Être la femme d'un médecin, c'est superbe ; cela vaut mieux que de coudre des robes.

Mais au bout de quelque temps, quand elle vit que le bon docteur tout en se donnant beaucoup de mal, gagnait à peine de quoi les faire vivre tous les deux, et qu'elle ne pouvait s'offrir certaines toilettes rêvées, elle ne fut pas contente. Toutefois, elle ne le laissa point voir.

Au bout d'un an, elle mit au monde une petite fille. Élisée faillit devenir fou de joie. Il ne songea même pas que cette enfant allait être une nouvelle charge pour lui. Ah ! c'était une vaillante, une riche et noble nature ! Du reste, il ne s'était jamais découragé, il avait foi dans l'avenir. Il est vrai que la clientèle augmentait, mais si lentement...

La jeune mère n'ayant pas témoigné le désir de nourrir elle-même son enfant, le docteur chercha une nourrice, et la petite Virginie fut emmenée dans un village de Seine-et-Marne, près de Melun.

Huit mois environ après la naissance de Virginie, le docteur reçut une lettre d'un notaire de Pondichéry. Cette lettre lui annonçait en même temps qu'il venait de perdre un oncle qu'il n'avait jamais connu, et que par suite de ce décès, il était héritier d'une somme qui se monterait, tous frais prélevés, à une vingtaine de mille francs.

— Seulement, ajoutait le notaire, il est utile que

vous veniez vous-même recueillir la succession."

Nous devons dire que la satisfaction d'hériter l'emporta sur son chagrin d'avoir perdu le dernier parent qui lui restât. Les êtres humains sont tous sujets aux mêmes faiblesses. Mais il faut dire aussi que cette somme, qui lui tombait des nues, semblait prouver au jeune docteur que la mauvaise chance cessait de le poursuivre.

—Vingt mille francs, s'écria-t-il, pour moi, en ce moment, c'est la fortune !

Madame Grandier parut partager toutes les espérances de son mari ; mais tout bas elle se disait :

—Si c'était seulement deux cent mille francs !

Le docteur fit aussitôt ses préparatifs de départ, qui consistaient à rassembler ses papiers et à réunir, ce qui fut un problème à résoudre, l'argent nécessaire pour la traversée.

Il n'oublia pas d'aller embrasser sa fille. Il revint à Paris pour serrer une dernière fois sa jeune femme sur son cœur, et le soir même il partit pour Marseille, où un bâtiment en partance allait le transporter aux Indes.

Il arriva après une heureuse traversée ; il recueillit sans trop de difficultés la succession du défunt, et quatre mois après avoir quitté sa femme et Paris, il rentra dans la capitale française lesté de vingt mille francs en bonnes lettres de change.

Élisée jouit d'avance des joies et de embrassements du retour. Une lettre qu'il a écrite de Marseille a annoncé son retour. Il est attendu.

Une voiture publique le met à sa porte vers dix heures du soir. Il passe devant la loge sans rien dire aux concierges et, le cœur bondissant, il grimpe lestement l'escalier. Il sonne, personne ne vient ouvrir ; il frappe et sonne encore. A l'intérieur de l'appartement tout reste silencieux. Le docteur est étonné et légèrement inquiet.

Alors il descend les deux étages et se précipite comme une bombe dans la loge. Les concierges, de braves gens qui l'estiment et l'aiment, poussent des cris de joie. C'est très bien. Mais ce ne sont pas ces démonstrations, si sincères qu'elles soient, qui peuvent calmer les inquiétudes du docteur.

—Où donc est ma femme ? demanda-t-il

Cette question si simple embarrassait l'homme et la femme, ils ne peuvent cacher leur trouble.

—Mais répondez moi donc ! s'écria Élisée avec une impatience pleine d'anxiété.

Enfin le concierge répondit :

—Il y a huit jours que madame a quitté la maison, en nous disant que, sur un ordre de vous, elle partait pour vous rejoindre.

Un coup de poignard au cœur n'aurait pas frappé plus cruellement le docteur. Un nuage passa devant ses yeux, et il chancela comme s'il allait tomber. Ce ne fut qu'un moment de défaillance : il se raidit en lui-même et eut la force de cacher son atroce douleur. Le malheureux entrevoyait l'affreuse vérité ; mais il voulait douter encore. On ne voit jamais tout s'effondrer autour de soi sans chercher à échapper à l'engloutissement.

Avec un calme apparent, il interrogea les concierges. A leurs réponses hésitantes, il devina qu'ils lui cachaient quelque chose. Peut-être n'osaient-ils point parler, dans la crainte de lui causer une peine trop vive. Mais, à force de les presser de questions, il parvint à leur faire dire que, un mois environ après son départ, un homme de quarante à quarante-cinq ans, qui paraissait fort riche, était venu voir madame Grandier, d'abord une fois ou deux par semaine, et ensuite tous les jours.

Élisée ne put se contenir plus longtemps, il poussa un cri de douleur et de rage. Il avait compris. Cette fois, son effroyable malheur n'était plus douteux.

Sa femme, que n'avaient pu retenir le souvenir de son enfant, l'affection sincère et dévouée de son mari et la reconnaissance qu'elle lui devait, sa femme l'avait odieusement, lâchement trahi.

Sous ce coup terrible et inattendu, le docteur resta un instant immobile, sans voix, comme un corps pétrifié.

En lui mettant une lettre dans la main, le concierge le fit sortir de sa torpeur.

Cette lettre, arrivée la veille à Paris, était celle qu'il avait écrite à Marseille. Il la froissa dans ses mains fiévreuses et la mit en pièces avec une colère farouche.

Il demanda la clef de son appartement.

On lui répondit que madame Grandier ne l'avait pas laissée en partant.

Il envoya chercher un serrurier pour ouvrir la porte.

Quand il se trouva seul, il versa des larmes brûlantes, des larmes de sang. Il ouvrit tous les meubles et put se convaincre que sa femme avait emporté tout ce qui, chez lui, était de quelque valeur ; une lampe à la main, il fureta partout. Il espérait trouver dans un tiroir ou sur un meuble une lettre, un écrit quelconque. Ses recherches furent vaines.

Il se jeta tout habillé sur son lit et passa la nuit dans un état pitoyable, envoyant sa malédiction à la misérable qui l'avait trompé. Mais en même temps il pensait à sa fille, à sa petite Virgine, et il sentait comme un baume s'infiltrer dans son cœur déchiré.

Dès qu'il fut jour, il partit pour aller embrasser son enfant, il sentait que près de sa fille seulement il pouvait trouver un peu de consolation, un adoucissement à son immense douleur.

Mais une nouvelle plus horrible encore l'attendait chez la nourrice. On lui apprit que madame Grandier avait retiré l'enfant. Le malheur du docteur était complet. Il fut pris d'un nouvel accès de désespoir furieux et se roula sur le sol comme un épileptique, en vomissant des imprécations de rage contre le ciel, les hommes, la terre, l'univers entier.

Puis, quand il fut calmé, il jura qu'il retrouverait sa fille et que, sans pitié, il tuerait sa femme.

Où était-elle allée, la malheureuse ? Où avait-elle caché son enfant ?

Le docteur se disait qu'il était impossible qu'il ne parvînt pas à les retrouver l'une et l'autre.

Il revint précipitamment à Paris, où son premier soin fut de faire argent de ses lettres de change. Ensuite, ayant confié la garde de son appartement aux concierges, il se mit à la recherche de son enfant, en même temps qu'il essayait de découvrir la retraite de l'épouse criminelle.

Il eut recours à ces agences secrètes et mystérieuses des Tricoche et Cacolet, et prodigua l'or pour atteindre son but. Lui-même ne restait pas inactif. Il fouilla Paris et ses environs dans tous les coins. Sans sommeil, mangeant à peine, toujours debout, il allait, il courait partout. Il traversa la France sur toutes ses routes, passant du nord au midi, de l'est à l'ouest. Il parcourut l'Italie, l'Angleterre, l'Espagne, une partie de l'Allemagne. Rien !...

Cela lui prit plusieurs mois. Il revint à Paris complètement découragé et plus désespéré que jamais. N'ayant plus de force physique, en proie à un épuisement moral impossible à décrire, comprenant que toutes ses recherches seraient sans résultat, voyant le vide de sa vie, le néant de toutes les choses terrestres, il pensa à la mort et sourit à l'idée du suicide.

Un matin, il mit un papier dans la main de son concierge en lui disant :

— Ceci est un acte qui vous rend propriétaire de tout ce qu'il y a chez moi : vous en ferez ce que vous voudrez.

Et sans pouvoir répondre aux questions qu'on lui adressait, il partit.

Né dans les Ardennes, il voulut revoir, avant de dire adieu à la vie, le pays où il avait vécu ses premières années. Il y a de ces souvenirs heureux, qui reviennent toujours dans les moments supérieurs.

Quand il eut vu, sans y entrer, la maison où sa mère l'avait mis au monde, et qu'il eut entendu le son de la cloche qui avait sonné son baptême, il fut satisfait.

Il marcha droit devant lui, ne sachant où il dirigeait ses pas ; et c'est ainsi qu'il arriva au bord de la Vrille à l'endroit où, quelques minutes après, Manette Biron tentait de se noyer pour aller retrouver sa mère.

XIII

Nous retrouvons le docteur Elisée Grandier et Manette Biron dans l'Inde, au Bengale, le pays des brahmanes, des nababs, des rajahs et des tigres.

En se fixant à Djhenapour avec Manette, qu'il appelait sa sœur, Elisée Grandier s'annonça comme médecin et commença avec une partie de l'argent qui lui restait, à acheter les produits

nécessaires pour ouvrir une officine de pharmacien. Il sentit qu'il y avait nécessité pour lui de mettre en pratique les connaissances spéciales qu'il avait acquises à Paris.

Il étudia avec intérêt et beaucoup d'ardeur une infinité de plantes et de fleurs qui lui étaient encore inconnues. Il faisait avec Manette, qui ne le quittait presque jamais, de longues excursions : ils allaient herboriser au milieu des jungles, grimpaient sur les hauteurs et pénétraient souvent au fond de ces gorges profondes où, pendant le jour, le tigre dort à l'abri des rayons trop ardents du soleil.

Chargés de leur moisson de plantes recueillies avec beaucoup de peine et en bravant mille dangers, ils revenaient à Djhenapour. Alors le chimiste s'emparait des richesses du botaniste.

Manette l'assistait également dans ce nouveau travail. Il en avait fait son élève, et comme il lui trouvait des dispositions admirables pour apprendre, et que, désireuse de lui être agréable et voulant se rendre utile, elle saisissait d'une façon merveilleuse les choses les plus compliquées et les plus abstraites, il prit plaisir à l'instruire et elle fit des progrès rapides, ce qui lui permit bientôt de pouvoir le seconder et de lui être d'un très grand secours.

Persuadé qu'on peut découvrir des remèdes pour toutes les maladies du corps, comme des antidotes pour tous les poisons, le docteur Grandier voulut trouver le moyen de guérir certaines maladies appartenant au climat des Indes, en cherchant le remède dans les plantes qui naissent sous ce même climat.

Ce fut un travail extrêmement laborieux ; mais avec sa volonté patiente, jointe au désir de faire du bien à ses semblables, le vaillant docteur triompha des difficultés. Une fois de plus, dans cette lutte de l'intelligence active contre la matière inerte, l'homme fut vainqueur. La chimie obtint gain de cause.

Le docteur Grandier eut ainsi la satisfaction et la gloire d'avoir ravi à la nature quelques uns de ses précieux secrets.

Plusieurs maladies, réputées incurables, guéries par lui, vinrent lui confirmer qu'il avait obtenu les résultats espérés par ses recherches. En même temps il avait attiré l'attention sur lui et bientôt, dans les pays, on ne parla plus que du célèbre médecin français, lequel, disait-on, possédait des recettes infaillibles pour guérir toutes les maladies, fermer et cicatriser toutes les plaies, détruire dans le corps tous les poisons.

Après avoir été longtemps le médecin des classes inférieures du peuple hindou, il vit venir à lui tout à coup, les personnages les plus importants du Bengale soit par leur richesse, soit par la position qu'ils occupaient. Sa renommée s'étendit bien au delà du district ; elle alla jusqu'à Calcutta, Dacca, Hough, Perneoh, Radjmahad et même Ceylan. On venait le voir et le consulter de très loin, on l'envoyait chercher de partout.

Il ne fixait jamais le prix des visites qu'il faisait aussi bien aux pauvres qu'aux riches ; mais ceux-ci, sachant qu'il soignait gratuitement les premiers, tenaient à honorer en lui le bienfaiteur de tous et le récompensaient dignement.

Et quand il avait le bonheur d'arracher son malade à la mort, on lui donnait de l'or sans compter, à pleines mains. S'il lui arrivait de dire : " C'est trop ! " on traduisait ces mots dans le sens contraire, et on doublait ou triplait la somme. Il fallait qu'il acceptât. On lui faisait comprendre qu'il n'avait pas le droit de limiter la reconnaissance. Il recevait en outre des présents magnifiques qui avaient souvent plus de valeur que ce qu'on lui avait déjà donné. Il en était arrivé à ne plus oser faire aucune observation et à recevoir tout ce qu'on lui offrait.

Les riches Hindous le payaient rarement avec de l'or ; mais ils lui mettaient dans la main une, deux et quelques fois même trois ou quatre pierres précieuses.

Le docteur acceptait ; il le fallait bien, autrement on aurait considéré son refus comme une offense.

Souvent il disait à Manette :
— Ces gens-là sont tous fous : ils m'enrichissent malgré moi. Que veulent-ils donc que je fasse de

Il jetait l'or dans un coffre et les pierres fines dans une cassette.

Or, à force d'y mettre, le coffre s'emplissait et la cassette aussi.

Il y avait dans celle-ci des brillants magnifiques, des perles de toute beauté, des émeraudes superbes et plusieurs merveilleux rubis, la pierre la plus rare et la plus riche lorsqu'elle atteint une certaine grosseur.

Le docteur n'aimait pas à penser à sa fortune, et moins encore à regarder ses trésors. Cela le faisait pleurer, car alors il pensait à sa famille à jamais perdue pour lui, qui était morte peut-être. Il se disait :

— Devenir riche, posséder des millions, c'est bon pour ceux qui ont des enfants ; mais après moi et après Manette, qui a sa part de tout et qui ne se mariera probablement jamais, que deviendra tout cet or qu'on me donne ? Que deviendront ces bijoux qui pourraient être l'apanage d'une jeune reine ?

Manette n'avait pas les mêmes susceptibilités, ni les mêmes raisons pour être indifférente et détourner les yeux du coffre-fort et de la cassette dernière. Les feux, la lumière, les étincelles qui s'en échappaient comme d'un foyer ardent réjouissaient sa vue. Elle s'amusait à faire rouler les perles sur une table comme des billes et ruisseler les diamants dans ses mains. Elle prenait un plaisir infini à voir les feux de diverses couleurs que les pierres rendaient à la lumière. Même en vieillissant, Manette avait toujours conservé en elle quelque chose de l'enfant. Du reste, elle n'aurait pas été femme si elle n'eût éprouvé aucune émotion à la vue de cette superbe réunion de pierres.

Elle fit une étude spéciale des pierres fines, et bientôt par sa forme, son poids, son eau et la façon dont elle était taillée, elle connut la valeur réelle de chaque brillant, de chaque émeraude, de chaque rubis. Après cela, en faisant une simple addition, elle pouvait dire approximativement le chiffre de la fortune contenue dans la cassette.

Elle ne partageait pas les idées du docteur, qui trouvait fort inutile de devenir riche. Elle avait de l'ambition pour lui.

— La fortune n'est jamais à dédaigner, lui disait-elle ; elle est venue à vous, il faut l'accepter. Vous serez peut-être bien heureux un jour de la posséder, si vous êtes pris par le désir de revoir la France.

Elisée secouait tristement la tête, poussait un soupir et répondait :

— Je suis exilé pour toujours ; je mourrai sur cette terre hospitalière.

Ah ! si on était venu lui dire : " Votre fille, l'enfant que vous pleurez toujours, existe ; elle a besoin de vous, elle vous appelle, vous attend, " il n'aurait pas parlé ainsi. Mais depuis qu'il est devenu riche, il avait envoyé en France des sommes considérables qui furent employées à faire des recherches pour retrouver mademoiselle Virgine Grandier. Combien avait-il dépensé pour cela ? Il n'aurait su le dire. Il avait écrit des centaines de lettres, et tout cela inutilement. Derrière elles, sa femme et sa fille n'avaient laissé aucune trace.

Le docteur n'avait plus d'espoir et il en était arrivé à croire que sa fille n'existait plus.

La blessure profonde qu'il avait au cœur ne put se cicatriser. Il n'avait pas, comme Manette, laissé sa douleur au bord de la rivière de Marangue. Cependant, saisi d'une activité dévorante, se consacrant tout entier au service des êtres malheureux et souffrants, il trouva un peu d'adoucissement à son chagrin.

Il y a des outrages qu'on n'oublie jamais, des regrets qui ne peuvent s'éteindre. Le Dr Grandier devait toujours se souvenir et toujours regretter.

Elisée continuait à appeler Manette : ma sœur, comme celle-ci appelait le docteur : mon frère.

Et ceux qu'ils admettaient dans leur intimité pouvaient croire qu'ils étaient réellement frère et sœur, tellement l'affection qu'ils avaient l'un pour l'autre était sincère, touchante et pleine de sollicitude.

De leur rencontre, dans un temps solennel et terrible, devait naître l'amitié fraternelle qui les unissait.